
Robert Mencherini président de PROMEMO

Du 15 septembre au 13 octobre 2012 a eu lieu, à Port-de-Bouc, une série de rencontres, conférences, débats, expositions, spectacles et projections sur le thème «L'art et la culture au travail». Organisé par la municipalité, en coproduction avec *Marseille-Provence 2013, capitale européenne de la culture*, ce projet se voulait préparatoire aux nombreuses manifestations culturelles et artistiques prévues, en 2013, avec la communauté d'agglomération du pays de Martigues et qui devraient culminer avec la «Nuit industrielle», le 31 août. Ces journées du patrimoine ouvrier ont été préparées avec soin, pendant plusieurs mois par un comité de pilotage, présidé par René Giorgetti, adjoint au maire, en charge de la culture et de l'éducation populaire, et animé par le service de coordination culturelle de la ville, qui a réuni plus d'une vingtaine de personnes et autant d'associations partenaires, dont Promémo.

Le résultat a été d'une très grande richesse. La salle Gagarine a accueilli les sculptures en acier de Raymond Morales, les peintures de Jean Amblard et Boris Taslitzky, rassemblées dans l'exposition de l'Institut d'histoire sociale CGT de la métallurgie, et celles de Fabien Menot sur Port-de-Bouc. Des expositions photographiques ont évoqué la réparation navale (Patrick Box), le monde du rail (Jean-Pierre Vallorani), la zone du canal de Caronte (Bernard Lesaing). Conférences, spectacles et projections cinématographiques ont complété cet ensemble dont il est impossible d'évoquer ici toutes les facettes. Signalons tout de même l'inauguration, le 6 octobre, du centre municipal d'Arts plastiques Fernand Léger qui occupe l'ancienne demeure des directeurs de l'usine Saint-Gobain, remarquablement aménagée et qui a accueilli, jusqu'au 27 octobre, l'exposition «Les représentations du travail dans l'art».

Il est à noter que ces journées ont été à peu près les seules, dans tout l'immense dispositif de Marseille-Provence 2013, capitale européenne de la culture, à s'intéresser à la culture ouvrière. Conformément à ses objectifs, notre association se devait, évidemment, de s'y associer. Les membres de Promémo ont participé, autant que faire se pouvait, aux diverses initiatives. Tous ont été heureusement étonnés par le nombre de participants et la réelle convivialité qui apparaissait dans ces manifestations. Il faut y voir, sans doute, les conséquences d'une préparation très sérieuse, mais aussi l'expression d'une sociabilité particulière à cette cité ouvrière.

On a retrouvé ces deux caractéristiques, convivialité et nombreuse assistance, lors de la journée de Promémo, le 29 septembre 2012, organisée à la médiathèque Boris Vian. Celle-ci avait comme thème «Mémoire ouvrière, collectifs et création artistique». Il n'était pas question, pour nous de reproduire la journée que nous avons consacrée, à Martigues, en 2009, à la culture ouvrière (voir *le Bulletin de Promémo*, n° 11, février 2010). Nous avons estimé plus fécond de nous intéresser à deux nouvelles questions qui, nous semblait-il, méritaient une véritable réflexion. Nous avons choisi de les aborder au travers de l'expérience de collectifs. Il s'agissait d'abord de s'interroger sur la place de la création artistique dans l'entreprise, au travers de l'expérience des comités d'entreprise : comment et pourquoi les comités d'entreprise encouragent-ils la création artistique ? Quelles sont les réussites et les difficultés rencontrées ? Ensuite, d'examiner les processus qui conduisent des collectifs comme les troupes de théâtre à créer une pièce à partir d'archives et/ou de témoignages. La pratique est de plus en plus courante. Est-elle pour autant sans risques ? Le danger pourrait être, en particulier, d'aboutir à un simple décalque des sources, bref, à réaliser, dans le meilleur des cas, un documentaire, et non à créer une œuvre d'art.

La journée s'est donc organisée, successivement, à partir de ces deux thèmes, autour de deux tables rondes. La première, le matin, présidée par Claude Penner, avec Jean-François Caré, secrétaire général de l'Institut d'histoire sociale CGT de la Métallurgie, Jean-Michel Leterrier, ancien responsable des activités culturelles du comité d'entreprise Renault Billancourt, Jacques Mollemeyer du comité d'entreprise Cheminots PACA, F. Perrat du comité d'entreprise Naphtachimie. La seconde, modérée par Colette Drogoz et Gérard Leidet, l'après-midi, avec

Jacqueline Ursch, conservatrice générale du patrimoine, directrice des archives des Bouches-du-Rhône, Catherine Alias, de la compagnie *Attore Actor Acteur*, Catherine Krajewsky de la compagnie L'Isba.

Entre ces deux moments, nous avons estimé important de présenter le réseau des médiathèques constitué autour du monde du travail, à l'occasion de la signature officielle de la convention entre les médiathèques d'Aubagne, Gardanne, Martigues, Port-de-Bouc, en coopération avec les archives départementales des Bouches-du-Rhône, l'ORT et Promémo. La compagnie *Attore Actor Acteur* lut ou plutôt interpréta plusieurs documents d'archives choisis avec le soutien des archives départementales. Léonor Delaunay, auteure de l'ouvrage *La scène bleue, les expériences théâtrales prolétariennes et révolutionnaires en France, de la Grande Guerre au Front populaire* donna un éclairage historique dans un exposé sur «Le théâtre prolétarien dans l'entre-deux-guerres».

Après les deux tables-rondes, les échanges furent denses, parfois passionnés. Cette journée, d'une très grande richesse, fut donc au diapason de l'ensemble des manifestations de «l'art et la culture au travail». Ce succès n'aurait pas été possible sans le soutien très efficace de madame le maire et de la municipalité de Port-de-Bouc, qui a également aidé à l'édition de ce bulletin, de René Giorgetti, adjoint à la culture, et de tout le service culturel, de Jean-Luc Albert, directeur de la médiathèque Boris Vian. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés ainsi que tous les intervenants, les participants, les artistes et acteurs culturels, les militants syndicalistes qui ont pris sur leur temps pour apporter leur témoignage, en une période particulièrement difficile dans certaines entreprises.

Patricia Fernandez-Pédinielli
Maire de Port-de-Bouc¹

Ville ouvrière et industrielle dès son origine, Port-de-Bouc a conservé cette identité malgré la fermeture progressive de ses grandes industries: chantiers navals, chimie et pétrochimie. Elle demeure au cœur d'une des plus grandes zones industrielle d'Europe, autour de Fos et Lavera, qui lui rappelle sans cesse ses origines fondatrices.

Considérant la mémoire ouvrière comme un patrimoine à faire vivre et à partager, déjà dans les années 1980, l'office culturel municipal lançait une vaste opération la «Mémoire en chantier» pour organiser la rencontre entre les anciens travailleurs des CAP et la création artistique. Une initiative qui donnera naissance à de nombreuses réalisations (films, publications, pièces de théâtre...) et nous vaudra la visite du ministre de la culture de l'époque.

Un travail prolongé plus tard et encore récemment par des expositions réalisées avec la participation d'habitants et de travailleurs: «Une ville, des bateaux et des hommes», «Les énergies de la mer», «D'une rive à l'autre» pour continuer à donner des racines au futur et encourager la rencontre entre le monde du travail et celui de la culture.

Aujourd'hui, dans le cadre de Marseille-Provence 2013, capitale européenne de la culture, nous nous retrouvons engagés, avec la communauté d'agglomération du Pays de Martigues, dans un projet de territoire «Rencontres du troisième site». Un projet qui fait une large place à la dimension industrielle de notre agglomération qu'il s'agira de mettre en valeur à travers des manifestations culturelles et artistiques multiples qui trouveront

leur apogée avec la «Nuit industrielle», le 31 août 2013.

Afin que les habitants de l'agglomération, les salariés, les acteurs culturels et les artistes puissent partager leurs visions, leurs rêves et leurs projets au travers de ces nombreuses initiatives, il convient de les sensibiliser bien

en amont et dans la durée autour d'un projet fédérateur pour que les manifestations programmées en 2013 permettent non seulement l'accueil de nombreux touristes mais participent à la dynamique de notre territoire.



Ce fut l'objet des rencontres «L'art et la culture au travail» auxquelles la ville de Port-de-Bouc vous a convié pendant un mois en partenariat avec de nombreux acteurs sociaux, associations locales et structures culturelles afin de consolider les liens et renforcer le dialogue entre monde du travail et monde de l'art. Des liens précaires eu égard à la réalité sociale et économique d'aujourd'hui qui menace la survie des entreprises et transforme la culture en industrie, au détriment d'une politique culturelle émancipatrice... ..

1. Nous tenons à remercier Madame Patricia Fernandez-Pédinielli, maire de Port-de-Bouc de nous avoir autorisés à reproduire ce texte paru initialement dans la brochure de présentation des journées «L'Art et la culture au travail» (Port-de-Bouc, 15 septembre-13 octobre 2012).

Entretien avec René Giorgetti

1^{er} adjoint au maire, délégué à l'éducation populaire¹

Dans le cadre du projet «Rencontres du 3^e site», Marseille Provence 2013, Port-de-Bouc a accueilli la manifestation «L'art et la culture au travail». Expositions, spectacles, lectures et projections ont rythmé ces trois semaines consacrées à l'art, la culture et l'histoire.

Qu'est-ce que le projet «L'art et la culture au travail» ?

Dans le cadre du projet «Rencontres du 3^e site» mené en collaboration avec de nombreux partenaires, «L'art et la culture au travail» a été une belle manifestation culturelle qui s'est étendue du 15 septembre au 13 octobre 2012. Le thème de l'art et de la culture au travail a été une occasion de revenir sur l'histoire ouvrière qui a si profondément marqué notre territoire. On a pu y voir une exposition des sculptures de l'artiste Moralès, des expositions photographiques, des peintures, mais aussi des lectures de textes, des conférences, des pièces de théâtre, des séances cinématographiques sur la gare de Port-de-Bouc et au cinéma le Méliès... Le programme aura été vaste.

Pourquoi précisément ce thème de l'art et de la culture au travail ?

Premièrement parce que c'est un sujet qui a été oublié et qui a pourtant marqué notre pays. Il faut redonner de la couleur et de la dignité à cette culture du travail. Lors de la reconstruction du pays après la Seconde Guerre mondiale, nombre d'artistes ont voulu «rendre visibles» les ouvriers qui participaient à la reconstruction et à la vie de ce pays. Le thème était donc on ne peut plus adapté en ces temps de crises européennes.

Notre culture a son mot à dire dans la création de cette Europe. Nous sommes situés dans un bassin d'emploi très important entre la sidérurgie et la pétrochimie.

Ce type de question ne peut pas se poser n'importe où. Et si elle se pose ici, c'est parce que l'industrie y occupe une part importante.

De plus, si on peut poser des problèmes par la culture, on peut aussi le faire par notre

histoire. Nous avons eu, dans l'aventure de l'art et de la culture au travail, de nombreux partenaires dont les cheminots PACA, des employés d'Arcelor, de Carrefour, les cheminots de Fos, tous ont participé à cette manifestation. Car pour parler du travail, il faut aussi que le travail soit présent.

Nous avons enfin accueilli une grande journée sur la question de la mémoire ouvrière, avec la rencontre de l'association Promémo (Provence, mémoire et monde ouvrier), et des comités d'entreprise, qui se sont posés des questions sur l'art et la culture au travail.

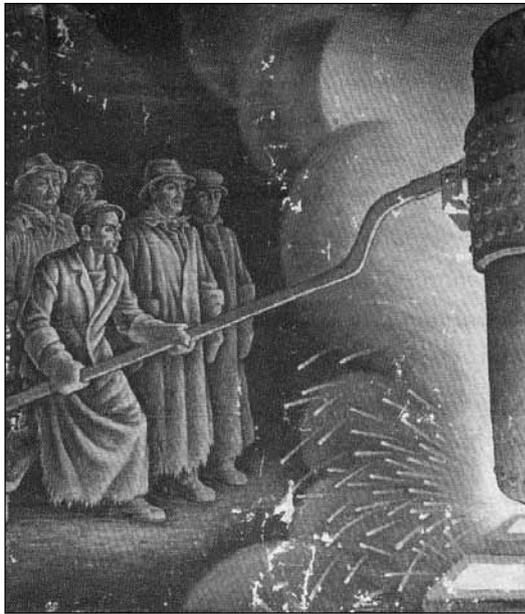
Quelle vision du travail les artistes locaux ont-ils dépeinte à Port-de-Bouc ? Quel message ont-ils voulu faire passer ?

Les œuvres ont fusé dans des disciplines très diverses. On pourrait tout de même dégager de l'ensemble une reconnaissance de la part des artistes dont certains provenaient eux-mêmes de ces milieux. Certains voulaient restaurer la dignité des ouvriers. Taslitzky a, par exemple, peint un tableau emblématique dont nous possédons la copie et qui est maintenant à Londres, où l'on voit les dockers qui se battent contre les forces de l'ordre parce qu'ils ne voulaient pas embarquer des armes durant la guerre d'Indochine ! On retrouve une certaine part de militantisme dans leurs œuvres sur le travail, ce qui n'est pas étonnant au vu du sens qu'avait ce travail dans l'effort de reconstruction du pays, surtout lorsque l'on songe à la multiplication dramatique des fermetures d'usines qui intervinrent alors.

.....
1. Nous remercions René Giorgetti de nous avoir autorisé à reproduire cet entretien paru initialement dans le *Bulletin de la Communauté d'agglomération du Pays de Martigues*, automne 2012.



Boris Taslitzky, *La Riposte*. Huile sur toile, 1951. © ADAGP, Paris, 2012.



Jean Amblard, *La coulée au four Martin*. Huile sur toile, 1947.
Collection Union fraternelle des métallurgistes, Maison des Métallos, Paris.
© ADAGP, Paris, 2012



Fabien Menot, *Le débauchage du haut-fourneau*, 1951. Collection Ville de Port-de-Bouc

Autour de la table ronde « Les comités d'entreprise et la création artistique »

Table ronde

La matinée du 29 septembre est ouverte par Jean-Luc Albert, directeur de la médiathèque Boris Vian de Port-de-Bouc, qui souhaite la bienvenue aux participants à la journée Promémo. René Giorgetti, adjoint au maire, en charge de la culture et de l'éducation populaire, indique d'emblée combien les journées du patrimoine et le thème d'étude d'aujourd'hui lui tiennent à cœur. Le sujet est bien loin d'être « archaïque », dit-il. Un premier bilan montre que toutes les manifestations sont suivies très attentivement, par un public nombreux. Florian Salazar Martin, adjoint à la culture de Martigues, souligne également tout l'intérêt de ces initiatives et de cette journée.

Claude Penner, directeur du *Maitron*¹, préside la table ronde sur « Les comités d'entreprise et la création artistique. Comment et pourquoi les comités d'entreprise encouragent-ils la création artistique ? Participent à celle-ci, Jean-François Caré, secrétaire général de l'IHS-CGT de la Métallurgie, Jean-Michel Leterrier², ancien responsable des activités culturelles du comité d'entreprise Renault-Billancourt, Jacques Mollemeyer du comité d'entreprise cheminots PACA, F. Perrat du comité d'entreprise Naphtachimie. Plusieurs participants aux comités d'entreprise des entreprises de la zone de Fos (Ascométal, ArcelorMittal), présents dans l'assistance, interviennent dans les débats.

Jean-Michel Leterrier note, en préalable, que les comités d'entreprise sont aujourd'hui

.....
1. *Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier et du mouvement social, 1940-1968*, Paris, L'Atelier.

2. Mais aussi et notamment secrétaire national, puis vice-président de la Fédération nationale de travail et culture, ancien responsable du service de politique culturelle de la CGT, auteur de nombreux ouvrages sur les politiques culturelles des comités d'entreprise. Voir la rubrique « Notes de lecture » dans ce même bulletin.

menacés. Les fermetures d'entreprises se multiplient et les comités d'entreprise sont une « exception culturelle » française. Ils n'ont pas d'équivalent en Europe et Bruxelles peut décider de la suppression de ce « privilège ». Par ailleurs, avec la crise et les pressions accrues sur le pouvoir d'achat, le risque existe de transformer les comités d'entreprise en simples « re-distributeurs » de primes (chèques vacances, paniers-repas...). Il est donc nécessaire de défendre à la fois les comités d'entreprise et leurs activités culturelles et artistiques. Ils sont les héritiers d'une longue tradition du syndicalisme français. Dès leur naissance, les Bourses du travail créent des cours professionnels et ont des activités culturelles. En 1936, les occupations d'usine posent la question de la culture, au sens large, au sein de l'entreprise. Des rencontres avec les artistes et les intellectuels, des spectacles musicaux et théâtraux sont organisés. Ainsi va naître un compagnonnage que la guerre interrompt. Après la guerre, dans la foulée de la Libération, la création des comités d'entreprise intègre cette tradition.

Jean-François Caré souligne que l'exposition Amblard-Taslitzky a une histoire. La Fédération de la métallurgie a constaté qu'il existait une pression considérable pour réduire l'action des comités d'entreprise à la redistribution. Les comités d'entreprise disparaissent, mais, en leur sein, les conceptions syndicales divergent sur leur rôle. Ainsi à Renault, le nombre des salariés baisse (diminution des ressources du comité d'entreprise) en même temps qu'augmentent les pressions pour que la culture disparaisse des préoccupations du comité d'entreprise. Au Mans, la bibliothèque du comité d'entreprise a fermé. Chez Peugeot, à Sochaux, depuis que la CGT a perdu la gestion du comité d'entreprise, la gigantesque bibliothèque du site a fermé. En 2011, à Reims, au congrès de la Fédération

des métaux, est reposée la question des choix que doivent effectuer les élus aux comités d'entreprise.

Jean-François Caré rappelle alors comment est née l'idée de l'exposition Amblard-Taslitzky. Le déclencheur a été l'un des tableaux de Boris Taslitzky, *La riposte*, exposé à la Modern Tate Gallery à Londres. La toile évoque les affrontements des dockers avec la police à Port-de-Bouc lors de la guerre d'Indochine. En remerciement aux métallos, Boris Taslitzky a réalisé d'autres peintures, pendant sa convalescence, qui ont été sauvegardées de justesse. Depuis mai 2011, Port-de-Bouc est la quinzième étape de cette exposition et on espère qu'elle pourra continuer à tourner dans les usines.

Jacques Mollemeyer souligne la création tardive du comité d'entreprise de la SNCF en 1986 qui a bénéficié de l'expérience des autres comités d'entreprise. En partant de l'existant, les bibliothèques par exemple, un vrai projet culturel fut construit avec la volonté d'amener les cheminots à voir autre chose. La modernisation des bibliothèques d'entreprises



dont il faut défendre l'originalité reste un combat. D'autres organisations syndicales contestent leur utilité en faisant valoir l'existence des bibliothèques municipales. Il s'agit pour nous, au contraire, de développer leur complémentarité, ce que tente de faire chaque année la Journée du livre.

Un autre volet de l'action du comité d'entreprise Cheminots a consisté à travailler avec les artistes et les amener à rencontrer les cheminots. Une production importante autour du livre, de la musique, du théâtre, du cinéma, de la mémoire ouvrière – initiatives auxquelles Robert Mencherini a prêté son concours – a permis aux cheminots eux-mêmes d'avoir un autre regard sur leur vie et leur travail. Nous coproduisons aussi avec des compagnies comme Isba sur les Ateliers d'Arles ou le film de Gilles Perret sur la Résistance et le programme du Conseil national de la

Résistance – dont un volet sur la création des comités d'entreprise. Le but est de faire de la création un moyen de comprendre le travail, le monde, l'entreprise. Nous soutenons également la création des amateurs de la SNCF et favorisons les rencontres entre ceux-ci et les professionnels de la culture.

Plus conventionnel est l'accès à la billetterie pour les spectacles afin de faire sortir les cheminots de chez eux.

Des menaces réelles pèsent sur les comités d'entreprise: attaques directes comme à Air France ou à la CCAS, pratique des directions qui par la sous-traitance et le morcellement en petites unités diminuent les moyens des comités d'entreprise. Pour répondre à cela, le comité d'entreprise Cheminots tente de faire vivre le fonctionnement inter-comité d'entreprise, comme par exemple le regroupement des cheminots d'Air France et de Total (La Mède) pour une pièce de théâtre sur

la souffrance au travail. L'association Signes en fête est également l'exemple d'une action inter-comités d'entreprise (Cheminots, Air France, Port). Les comités d'entreprise ont un vrai rôle culturel à

jouer face à la marchandisation.

Claude Pennerier intervient à propos du comité central d'action sociale d'EDF, victime de véritables attaques, pour mettre en parallèle ces attaques avec les fonds de l'UIMM (syndicat patronal) pour des actions antisyndicales. Il ajoute que la valorisation de la culture ouvrière ne concerne pas que les seuls ouvriers du secteur mais aussi leur environnement (familles, habitants des cités ouvrières non employés dans l'usine) et qu'elle permet, par exemple, aux enfants d'ouvriers de se repositionner.

F. Perrat indique qu'à Naphtachimie le vécu est différent. L'usine, créée en 1953, est passée de trois mille à cinq cents salariés de 1977 à 2012 (trois cent cinquante avec Atochem). Le patronat a tout fait pour vider le comité d'entreprise de son contenu. Les premières démarches syndicales ont été de

« se bagarrer » sur les salaires et les conditions de travail. La CGT ne gère le comité d'entreprise que depuis 2008.

Aujourd'hui, la première menace, dit-il, est en interne: il faut faire comprendre aux jeunes militants que la culture est importante. Or, la bataille des idées est primordiale et la culture en est un des moyens essentiels. Notre première décision en 2008 a été de séparer divertissement marchand et culture. Notre première initiative visible a été le « théâtre à domicile » pour aller à la rencontre des gens. Nous avons essayé de populariser ce qui se fait au niveau des théâtres, du cinéma. On a fait jouer le pluralisme syndical mais c'est très difficile. Il faut donc une coopération inter-comité d'entreprise et en même temps former les syndiqués.

Discussion

Rémy Nace évoque son expérience de militant syndicaliste chez Kodak, en 1982, et les difficiles rapports entre le théâtre et les salariés. Avec le directeur de l'usine qui était un passionné de théâtre, le comité d'entreprise a proposé une pièce de Tchekhov, *La cerisaie*, représentation à laquelle les salariés pouvaient assister sur leur temps de travail. Échec ! À part les militants et quelques salariés, tous ont préféré mettre à profit le temps libéré pour aller chez eux. Pourquoi cet échec ? Est-ce parce que la majorité des salariés étaient des femmes chargées des travaux domestiques et donc à la recherche de temps disponible ?

Une agent d'un service public hospitalier signale le vide sidéral qui règne dans le domaine de la culture. En côtoyant l'interprète, dit-elle, on a plus de questions que de réponses. Arrivée jeune dans une organisation syndicale, on n'ose pas donner son opinion. Il semble que des aberrations existent dans le syndicat. C'est difficile d'exister pour une femme. Pour le comité d'entreprise, il y a moins d'argent. Mais même avec des petites sommes, on peut faire des choses autres qu'une promenade en bateau. Notre but est de diriger les gens vers autre chose.

Jean-Claude Aparicio, s'appuyant sur son expérience de syndicaliste, estime qu'on aurait besoin aujourd'hui de bonnes ordonnances pour mettre au pas quelques patrons. En 1945, la classe ouvrière sort renforcée de la Résistance, le patronat est discrédité comme la droite. L'ordonnance de 1945 a donné la gestion des œuvres sociales aux travailleurs et a transféré aux comités d'entreprise des

compétences en gestion économique. C'est le rapport de force qui l'a permis. Cette dimension de culture économique fait partie de la culture dont doit s'occuper le comité d'entreprise. C'est aussi une bagarre juridique pour que le patronat ne s'empare pas de la manne financière des comités d'entreprise (Michelin). Comme militant de la Ligue des droits de l'homme, Jean-Claude Aparicio rappelle que le droit des travailleurs est aussi un droit fondamental. Comme le secrétaire du comité d'entreprise de Naphtachimie il a vécu le défilé des représentants. C'est difficile à gérer car c'est une pression. Il note la difficulté à lutter dans les entreprises qui sont dépecées actuellement et conclut sur un mauvais souvenir: ne pas avoir réussi à transférer dans un autre domaine, les moyens alloués à la Fête des Mères.

Pour Gérard Perrier, la culture dans le monde du travail est l'objet d'un combat de classe. Dans un temps où l'ignorance règne chez les jeunes, la culture doit être non un divertissement mais un élément de la prise de conscience de classe et de ce qu'est devenu le monde. On est confronté à la victoire des idées néolibérales et à la défaite des utopies favorisée par l'effondrement du monde socialiste. Le combat des artistes est de créer une nouvelle utopie; c'est l'espoir d'un autre monde qui peut (re)créer la conscience de classe. À cet égard, les comités d'entreprise peuvent contribuer à ce que les jeunes ne soient pas dans un rapport d'indifférence à la culture qui favorise la soumission au pouvoir. Gérard Perrier s'interroge: comment recréer des liens de compréhension pour éviter les communautarismes ?

Jean-Marie Paoli pense que l'accès à la culture n'est pas une question de prix. C'est le problème de l'éducation, de l'éducation artistique. Les expositions gratuites n'attirent pas automatiquement les ouvriers. On apprend à la nouvelle génération à manger: dans les cantines, on peut faire reculer la « mal bouffe ». De la même façon la « mal bouffe culturelle » peut reculer.

Un membre du comité d'entreprise d'Ascométal souligne les difficultés à mener des actions culturelles et ne veut pas les dissocier du contexte économique et historique. Les périodes d'effervescence sociale (1936, 1945, 1968...) correspondent à un regain d'intérêt pour la culture. Même si on a une politique culturelle déterminée, la capacité à la mettre en place est difficile par rapport à la résistance des salariés. Il faut s'adapter mais

tout de même faire un travail en profondeur. La proximité des travailleurs avec les artistes est déterminante. Il évoque l'initiative de son comité d'entreprise qui a fait se rencontrer les salariés avec un écrivain en résidence dans l'usine. La même chose a été organisée avec Paul Carpita, avec une pièce de théâtre. L'idée est de créer une intimité avec l'artiste. Mais la pression vient des salariés qui sont favorables à la redistribution plutôt qu'aux dépenses culturelles.

Claude Pannetier indique que la culture ouvrière n'est pas que la culture offerte à l'ouvrier, elle est aussi le résultat de sa propre production culturelle. Les salariés n'ont pas conscience qu'ils participent à une culture.

Sandrine s'interroge : Culture ? ou pratiques culturelles ? Personne ne peut dire quelle est la bonne culture. Dans le comité d'entreprise, trop souvent, on ne demande pas leur avis aux salariés : il y a nécessité d'une démarche participative. En réponse à Rémy Nace, elle estime qu'il faut aussi demander aux femmes ce qu'elles vivent.

Robert Rossi du groupe Quartier Nord

se pose la question de la vision du théâtre par les milieux populaires et de la nécessité d'une remise en question. Il n'y a pas de culture élitiste mais il existe une politique élitiste de la culture. Il faut décloisonner Culture et culture. Au départ, dit-il, on a fait des opérettes. Pour cela, on a fréquenté le milieu du théâtre et on a été « suffoqués » par les pratiques. Dans les théâtres de la région, il n'y a pas de culture populaire. Il faut « amener des gens intimidés à venir au théâtre », dit Macha Makéieff. Les œuvres faciles à apprécier par le peuple (Brecht, Molière) ont été « classifiées ». Le vivant disparaît. Aujourd'hui,

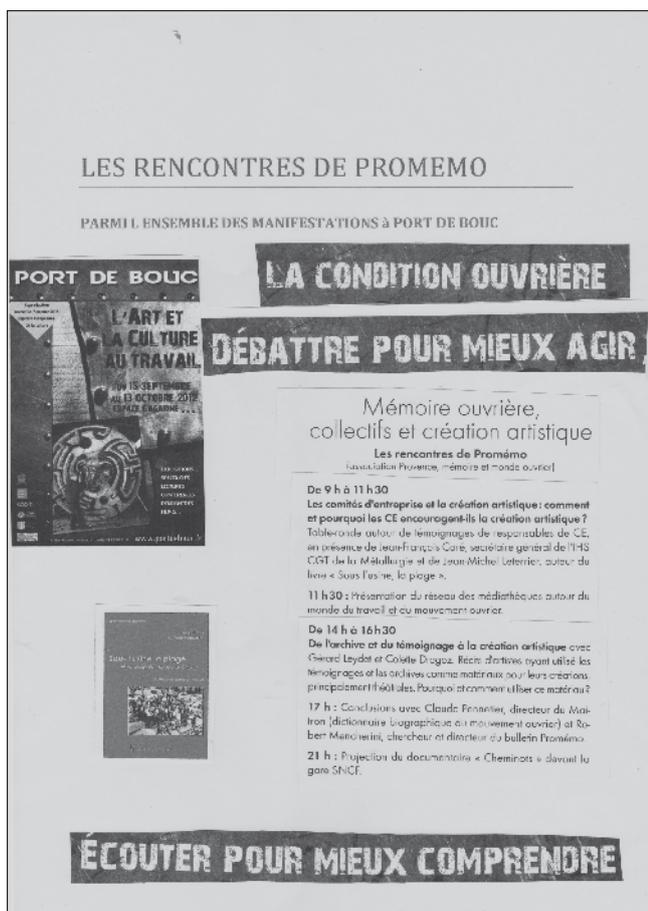
la culture populaire c'est Hallyday ! Non ! il faut mélanger les genres dans un mouvement inverse. Robert Rossi annonce, que, dans cet esprit, le groupe Quartier Nord prépare un spectacle sur la culture ouvrière (dont on peut lire la première ébauche dans ce *Bulletin*).

Un représentant d'ArcelorMittal retrace l'histoire du comité d'entreprise de l'entreprise. Il a été importé de Lorraine au moment de la construction de l'usine, dans les années 1970. Il est géré par une coalition syndicale, pas exclusivement par la CGT. Il intègre toute une culture de lutte de la sidérurgie. En même temps l'immigration (turcs, polonais, italiens...) a favorisé un mélange des cultures. On se trouve aujourd'hui confrontés, dit-il,

avec l'utilisation du comité d'entreprise comme fonds de commerce. L'approche de la culture dans le comité d'entreprise reste par ailleurs très élitiste, pas faite pour les salariés. Le comité d'entreprise seul ne peut résoudre la question de la culture. Il soulève le problème des travailleurs posés : le comité d'entreprise a pensé à un bibliobus. Lors d'une initiative, vingt per-

sonnes ont été rassemblées pour une lecture, mais rien n'avait été fait pour populariser l'initiative. Pour la nouvelle génération le comité d'entreprise est « consommé, non pratiqué », ce qui équivaut à un détournement du rôle du comité d'entreprise.

Catherine Alias, intermittente du spectacle, de la compagnie Attore Actor Acteur, est très intéressée par la discussion. Pourquoi choisir de voir *Plus belle la vie* plutôt que *La cerisaie*. Pourquoi le McDo plutôt que le resto bio ? Elle soulève la question du désir de culture à poser en préalable. Il faut un pouvoir attractif technique et l'interroger





De gauche à droite : Catherine Krajewsky, Colette Drogoz, Jacqueline Ursch, Gérard Leidet et Léonor Delaunay.

Une deuxième table ronde, animée par Colette Drogoz et Gérard Leidet a eu lieu l'après-midi. Elle a réuni Jacqueline Ursch, directrice des Archives départementales, qui a rappelé l'importance du rôle de l'archive dans la transmission de l'histoire et de la mémoire du monde ouvrier. À cet égard les Archives des Bouches-du-Rhône développent une politique d'ouverture au public et de mise en valeur de leurs ressources ; ces initiatives concernent bien évidemment le monde du travail et donc les comités d'entreprise. Catherine Krajewsky de la compagnie L'Isba a présenté ses projets articulant forme théâtrale et mémoire industrielle, dans le pays d'Arles notamment (voir son article p. 25). Léonor Delaunay intervenant dans le débat rappela qu'à « l'émergence de la figure de l'ouvrier sur la scène sociale et politique française au siècle dernier, correspondit l'émergence d'une parole ouvrière sur la scène théâtrale »...

Gérard Leidet

suffisamment bien pour attirer du monde. Cela peut contrebalancer la peur d'aller voir une pièce de théâtre. Le courage va avec le désir : il est éveillé. La rencontre intime entre l'artiste et les salariés est un point d'appui pour susciter le désir.

Jean-Michel Leterrier revient sur les conditions de la création des comités d'entreprise et explique qu'entre 1944 (décret) et 1946 (loi Croizat) le contenu de l'ordonnance de 1945 a été vidé de sa substance de contrôle économique. Il rappelle que les premières missions des comités d'entreprise ont été de « fournir des patates ». Il attire aussi l'attention sur le rapport qui existe entre le contenu du travail et les œuvres du comité d'entreprise.

Florian Salazar Martin, adjoint à la culture de la municipalité de Martigues, estime qu'il faut faire entrer l'entreprise dans le domaine public. Malgré les difficultés le comité d'entreprise est un extraordinaire outil de démocratie dans l'entreprise. Comment on construit l'avenir ? Le problème est de partir

de la richesse individuelle et de passer à sa généralisation pour une action qui dépasse le cadre individuel. C'est un travail de toute la société...

Pour Gérard Leidet, au tournant du siècle dernier, la figure de l'ouvrier, devenue « centrale » dans le monde du Travail a inspiré de nombreux créateurs. On pense à Émile Zola, bien sûr, mais aussi aux projets individuels et collectifs qui ont suivi, notamment autour d'écrivains un peu oubliés aujourd'hui (Jean Guéhenno, Louis Guilloux, Henri Poulaille...), la littérature prolétarienne, les peintres prolétariens bien étudiés par Robert Mencherini. Cette « centralité ouvrière » (Antoine Prost) qui appartient sans doute à l'histoire, a peut-être disparu... mais d'autres expériences créatrices se font jour, par exemple le « polar social » qui porte de nouvelles critiques, à la fois sociétales et sociales. La prise de conscience « politique », citoyenne, aura toujours besoin des créateurs ; et ces derniers doivent trouver

dans la réalité sociale des sources d'inspiration, de création : c'est dans la rencontre de ces deux univers – celui de la création artistique et du syndicalisme –, dans des « allers-retours » partagés, « travaillés », que les comités d'entreprise ont encore de beaux jours, à imaginer certes, devant eux...

Jean-Michel Leterrier

Si nous l'avions oublié l'actualité se ferait fort de nous rappeler que l'opposition capital/travail est toujours à l'œuvre, mais si derrière ce couple infernal, l'incidence économique est d'emblée reconnue, elle ne doit pas cacher que la question culturelle est bel et bien, elle aussi décisive.

La reconnaissance de la culture au sein de l'entreprise fut longtemps contestée par le patronat, même si la création des comités d'entreprise en 1945 constitua une rupture décisive.

Pour autant les relations entre le monde de l'entreprise et celui de la culture ne furent pas un long fleuve tranquille, loin s'en faut, tant cette reconnaissance porta et porte toujours de rudes coups aux politiques de gestion patronale. Cette histoire pourrait se résumer en cinq phases.

Première phase, c'est à l'aube des années 1850, au tout début de la grande industrialisation, que le patronat, afin de sédentariser une main-d'œuvre qu'il juge trop mobile, organise autour de l'entreprise une véritable toile d'araignée tentaculaire les «œuvres sociales patronales». Le patron qui est aussi souvent le maire et le député, régente de «la naissance au cimetière» la vie des habitants: stade de foot, harmonie municipale, fanfare, caisse de solidarité, écoles professionnelles, hôpital, mutuelle... Tout est géré, organisé, subventionné et surtout contrôlé par le patron.

C'est contre cette mainmise paternaliste que va se construire le syndicalisme, et ceci

n'est pas la moindre des exceptions culturelles française. Les premiers syndicats de métier vont très vite revendiquer la gestion des affaires qui les concernent en créant eux-mêmes leurs propres caisses de solidarité, leurs mutuelles, leurs clubs sportifs...

leurs clubs sportifs...

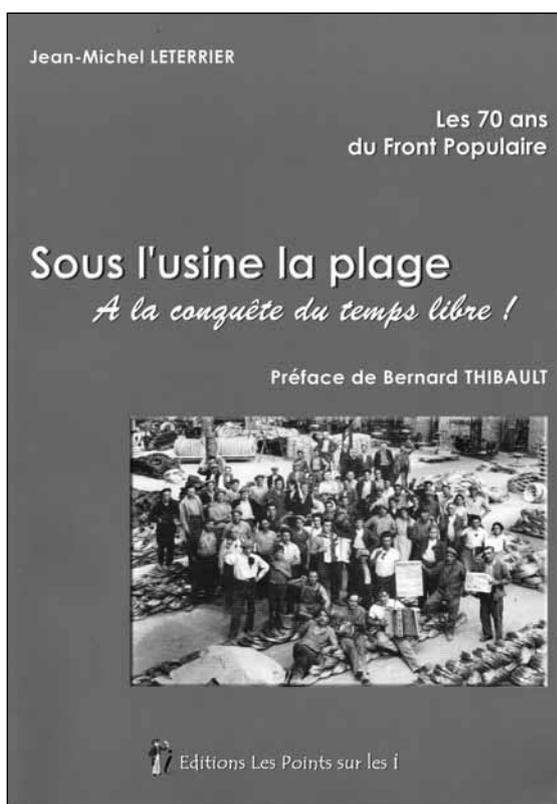
En proposant au sein des universités populaires dès leurs premières années à la fin des années 1880, des cours d'économie politique, de philosophie, d'histoire, des ateliers d'arts plastiques, de théâtre, des conférences avec des intellectuels, des écrivains, des lectures collectives...

En 1895, année de sa création, la CGT, née de la fusion des Fédérations de métiers et de la Fédération nationale des Bourses du travail, trouve dans sa

corbeille de naissance une riche tradition de gestions sociale et culturelle. Ce mouvement va encore s'amplifier jusqu'aux années 1936, des fédérations telles celle des métaux se dote d'un solide patrimoine, sanatorium, centre de loisir, polyclinique, centrale d'achat, bibliothèques...

La victoire du Front populaire signe un retournement du rapport de force tout en marquant la fin de cette première phase.

C'est dans la Résistance, dans le



programme du CNR, puis à la Libération, que se construit la seconde phase. Les grandes nationalisations, la création de la sécurité sociale, des caisses vieillesse et retraites, puis celle des comités d'entreprise transfère enfin le pouvoir aux salariés...

Dans les entreprises les «œuvres sociales» sont «rétrocédées» à partir de 1945 aux comités d'entreprises. Ceux-ci vont s'employer en quelques années à substituer à la notion d'«œuvres sociales» celle d'«activités sociales et culturelles». Derrière ce glissement sémantique se donne à lire une farouche volonté de s'affranchir des concepts d'assistanat, des actions caritatives, de paternalisme, et de creuser une conception de la culture émancipatrice, héritière des Lumières. De la «Bataille du livre» au soutien de l'aventure du TNP de Jean Vilar, les comités d'entreprise innovent, construisent. Ils se dotent d'un patrimoine important dans le tourisme social, invitent des artistes et aident à la création de nombreuses œuvres artistiques. Mais les obstacles patronaux sont toujours nombreux, bibliothèque de Renault Billancourt démenagée en une nuit, il faudra attendre 1982 pour que le bibliobus du comité d'entreprise Peugeot Montbéliard puisse enfin pénétrer dans l'entreprise.

Une troisième phase s'inaugure à l'orée des années 1980, le patronat tente de reprendre la main en déployant le concept de «culture d'entreprise». Slogan qui cache, en fait, deux opérations de nature distincte, la première d'ordre idéologique a pour finalité la recherche d'un consensus au sein de l'entreprise, «nous sommes tous sur le même bateau», «nous devons ramer ensemble», «nous partageons les mêmes valeurs», «l'entreprise est une communauté culturelle». Les syndicats ne seront pas dupes et cette opération idéologique sous couvert de caution culturelle fera long feu. La seconde, rendue possible par de nouvelles dispositions législatives, permet aux entreprises, en fait aux employeurs, de faire œuvres de «mécénat culturel» et de bénéficier en retour d'allègements fiscaux substantiels. Il va sans dire qu'un certain nombre d'entreprises profiteront de cette ouverture sans que le comité d'entreprise, pourtant décisionnaire en la matière depuis la loi de 1946, ne soit consulté ni même informé. La Fondation Renault Art Industrie, par exemple qui rassemble la plus grande collection d'œuvres du peintre Vasarely n'a jamais fait l'objet d'une information devant le comité d'entreprise et n'a

donc encore moins été présentée aux salariés de l'entreprise qui en sont pourtant en quelque sorte les copropriétaires.

La quatrième phase s'ouvre dans les années 1990, lorsque la CGT met en avant le double concept de la «culture au travail». Double parce qu'il s'agit tout à la fois de revendiquer et de faire reconnaître l'action culturelle menée par les comités d'entreprise et dans le même temps d'affirmer que le travail, en tant que tel, est en lui-même producteur de culture. Ainsi l'entreprise est tout à la fois «réceptacle» de culture grâce à l'action culturelle mise en œuvre par les comités d'entreprise, tout en étant dans le même mouvement, un «foyer», un «creuset», de culture parce que le travail est lui-même culture. Cette affirmation est au cœur des batailles syndicales d'hier et d'aujourd'hui.

En effet, le patronat a toujours tenté, et longtemps réussi, à déconnecter le travail de la culture, à extraire la culture du travail. Le Fordisme, le taylorisme, hier, la parcellisation des tâches, le télétravail, la précarisation des tâches, tout fut fait, tout est fait pour briser le collectif de travail.

Le combat pour tenter de faire reconnaître le «travail réel» et non le «travail prescrit» reste un combat culturel de premier ordre.

Nous entrons aujourd'hui dans une cinquième phase en forme de défi lancé aux comités d'entreprise, à savoir tenir les deux bouts de la culture «au» travail et de la culture «du» travail.

La tâche est rude pour les syndicats qui doivent se battre sur les deux fronts, d'une part, développer des activités sociales et culturelles émancipatrices qui se démarquent du consumérisme ambiant, qui se singularisent en suscitant la citoyenneté, la lucidité, en provoquant le pluralisme des idées, des images, des imaginaires, c'est-à-dire en agissant à «contre-courant» des médias et de la société de consommation, ce qui n'est pas tâche facile.

L'autre front, lui aussi est plus que décisif, il s'agit de la bataille pour le contenu, les conditions et l'exercice du travail. Il faut rendre celui-ci davantage qualifiant, davantage épanouissant...

Il n'y a pas de fatalité en la matière...

Les deux combats sont liés, et plus que jamais interdépendants, pas de loisirs et de pratiques culturelles épanouissants sans travail qualifiants. L'usage de ce temps que l'on dit improprement «libre» est modelé, aspiré, hanté par la sphère du travail.

Aujourd'hui les comités d'entreprise sont doublement menacés, directement par les fermetures de sites, les délocalisations, les suppressions d'emplois et indirectement par eux-mêmes s'ils cèdent à la facilité, s'ils s'alignent sur les demandes consuméristes, ou redistribuent leurs subventions en chèques lire, et autres chèques de tous ordres. Bref s'ils perdent leur singularité, leur spécificité, leurs raisons d'être, les comités d'entreprise sont aussi menacés par eux-mêmes.

C'est donc un double combat qu'ils doivent mener, celui pour la bataille de l'emploi, de son contenu, de sa qualité, de sa « plus-value » sociale et culturelle. L'autre combat concerne la qualité et la singularité des activités sociales et culturelles qui doivent être,

devenir, ou redevenir, des activités au service de l'épanouissement des salariés, des outils au service d'une pleine et riche citoyenneté.

Le dialogue culturel dans l'entreprise c'est le dialogue, le métissage entre ces deux réalités culturelles. Le patronat l'a bien compris qui cherche à faire entrave au bon fonctionnement du comité d'entreprise (la très grande majorité des comités d'entreprise perçoit beaucoup moins de 1 % de la masse salariale) et qui fait pression pour « acculturer » cette expérience majeure qu'est le travail.

Ceux qui aujourd'hui, se gaussent ou caricaturent l'action des comités d'entreprise, seraient bien inspirés d'aller voir ce qui se passe dans le travail, car quand le travail est malmené la culture toujours en souffre.

Accès à la culture : les comités d'entreprise ont un rôle à jouer

Entretien avec Jean-Michel Leterrier

Primordial et spécifique à la fois, le rôle des comités d'entreprise en matière d'accès à la culture doit être défendu. Fort de cette conviction, Jean-Michel Leterrier, directeur du comité d'entreprise Snecma-Gennevilliers, nous fait partager sa réflexion sur l'étroite relation entre le travail et la culture.

Il y a des « rencontres » qui vous touchent plus que d'autres. Voici l'une d'elles. Embauché comme ouvrier manœuvre à l'âge de 16 ans, Jean-Michel Leterrier était un tout jeune secrétaire de comité d'entreprise quand ses fonctions l'ont amené à passer les portes d'un théâtre... Se révèle alors à lui un monde dont il ignorait jusqu'à l'existence. Un monde où des gens se retrouvent pour le plaisir de la vue, de l'ouïe, de l'esprit. Frappé dans son orgueil, il prend conscience de la fracture entre le monde du travail et celui de la culture. Depuis ce jour où le monde de la culture a fait irruption dans sa vie, Jean-Michel Leterrier n'a cessé d'œuvrer pour permettre à d'autres d'y accéder.

Au fil de son parcours d'autodidacte, Jean-Michel Leterrier s'est engagé avec succès dans l'action culturelle – il sera notamment animateur d'un CAC, responsable des activités culturelles du comité d'entreprise Renault-Billancourt, responsable du service de politique culturelle de la CGT –, ainsi que dans une démarche plus théorique qui le conduira à soutenir une thèse universitaire sur les comités d'entreprise et les arts plastiques. Aujourd'hui, directeur du comité d'entreprise Snecma-Gennevilliers depuis mars 2009, Jean-Michel Leterrier reste fidèle à ses convictions. Persuadé que le comité d'entreprise a un rôle spécifique à jouer

en matière culturelle, toutes les activités qu'il propose aux salariés sont animées par cette idée que la culture a sa place dans le monde du travail et réciproquement, que le travail quel qu'il soit est porteur d'une valeur culturelle forte.

Votre parcours est celui d'un autodidacte. D'où vient votre engagement pour la culture ?

J'ai commencé à travailler comme ouvrier à 16 ans. À 22 ans, j'étais secrétaire de comité d'entreprise et secrétaire général du syndicat des métaux de Paris pour la CGT. Un jour, je reçois une invitation d'Antoine Vitez, qui dirigeait le théâtre d'Ivry et invitait des secrétaires de comité d'entreprise à venir au spectacle. Je n'avais jamais mis les pieds au théâtre de ma vie et j'étais assez honoré d'être invité. Je n'ai pas compris le contenu de la pièce parce que je n'avais pas les clefs, mais j'ai découvert l'existence d'un monde que je ne connaissais pas. Et j'étais extrêmement humilié et frustré de cette découverte. On m'avait caché quelque chose. C'était une révélation, comme si d'un seul coup je découvrais qu'il y avait une seconde face à la lune !

Il s'agit véritablement d'une expérience fondatrice ?

Oui, à partir de là j'ai pris des distances avec mon emploi d'électronicien et j'ai décidé de me consacrer à faire découvrir aux ouvriers comme moi que ce monde existe. Avec cette expérience, j'ai compris que la grande ségrégation culturelle, ce n'est pas la connaissance, les clefs et codes qui permettent de comprendre une pièce de théâtre, c'est de savoir que ça existe. Le problème n'est pas d'apprendre le théâtre, c'est de savoir qu'il existe, que des gens y prennent du plaisir ! Après, on aime ou on n'aime pas le théâtre ou l'opéra, ça n'a pas d'importance. Quand on ne connaît pas ses manques, comment peut-on les combler ?

Plus tard, lorsque j'ai eu des engagements syndicaux plus importants, j'ai découvert par exemple qu'en économie politique, je n'y connaissais rien, que je manquais d'arguments devant

la direction. J'ai donc suivi des cours d'économie politique en candidat libre à l'université de Vincennes. Puis, quand je suis devenu permanent à la CGT sur les questions culturelles, là aussi j'ai découvert que j'avais des manques. J'ai repris des études d'esthétique et de sciences des arts, et fait une thèse sur les comités d'entreprise et la culture (« Les comités d'entreprise et les arts plastiques, de l'aire de la médiation à l'ère du métissage ». Cette thèse a été reprise dans son livre *Métro, boulot, expo*, cf. encadré, ndr).

Vous dites que le travail est culture. Aujourd'hui, quelle est cette valeur culturelle du travail que vous défendez ?

Pour des gens qui ne fréquentent pas l'opéra, le théâtre ou d'autres sphères de culture, le travail est leur seule expérience culturelle. Et cela même s'il s'agit d'un travail dévalorisé, parcellisé, mutilé. On ne peut décrire cette culture que par son contraire. On sait que les gens qui sont écartés du travail sont des gens qui se déconstruisent socialement et culturellement. On sait aussi que lorsque le travail est souffrance, il y a des problèmes. Donc, a contrario, lorsqu'il n'y a pas cette exclusion ou cette souffrance au travail, il y a une expérience culturelle.

Le travail n'est pas uniquement l'exercice d'un savoir-faire, c'est beaucoup plus. On peut définir sa valeur culturelle comme un espace et un temps partagés par des personnes en socialisation. Par exemple ici, où les gens travaillent dans un espace commun, avec un temps de travail qui est le même, un partage des savoir-faire, une transmission du métier, d'une culture syndicale, politique, d'une histoire de l'entreprise... Quand on vient travailler ici, on est héritier de toute cette culture.

Mais pour beaucoup de personnes, la

culture est justement ce qui est hors du temps de travail, dans la sphère des loisirs...

Si l'expérience culturelle du travail est banalisée et minorée, alors c'est beaucoup plus dur d'aller vers d'autres formes de culture. Reconnaître le travail comme une valeur culturelle importante permet de se projeter ensuite vers d'autres valeurs culturelles. Il y a un rapport de dépendance entre la qualité du travail et le contenu des loisirs, du temps hors travail. Quand on parle de temps libre, c'est un temps qui est libéré du travail, mais qui n'en est pas totalement déconnecté. Le travail vient hanter la sphère non travaillée. D'où l'intérêt, pour avoir des loisirs valorisants, d'avoir un travail qualifiant. C'est une sorte d'utopie, à laquelle je ne crois pas, de dire qu'on peut travailler de façon déqualifiante et qu'on va s'émanciper dans les loisirs.

Quel est le rôle du comité d'entreprise dans cette dépendance du travail et de la culture ?

Dans leurs activités culturelles, les comités d'entreprise sont l'interface entre temps de travail et temps de loisirs. Par leurs activités économiques, ils peuvent modifier les conditions de travail. Le comité d'entreprise est l'un des seuls espaces capables de modifier la relation entre travail et non-travail. La question est de savoir comment construire des ponts, à partir de la reconnaissance du travail, entre les différents champs culturels. Quand on regarde l'histoire des comités d'entreprise, ses grandes pages, par exemple avec Vilar et le TNP, ont toujours été écrites quand la culture du travail était reconnue comme telle. J'ai travaillé au comité d'entreprise de Billancourt. Les salariés de cette entreprise, ajusteurs, fraiseurs, forgerons, avaient la conscience et la certitude d'être porteurs d'une culture du travail au sens large. Donc à partir de ça, quand le comité d'entreprise proposait des choses, ils avaient l'audace et la curiosité d'y aller. Aujourd'hui, comme le travail se délite et que les salariés ont moins cette conscience d'appartenir à

une communauté culturelle, alors ils ont moins l'ambition d'aller se confronter à de nouvelles expériences culturelles.

Les gens reproduisent dans leurs demandes de temps libéré ce qu'ils font dans leur travail. Si on a un travail totalement déqualifiant, sans responsabilité, alors on ne peut imaginer des demandes sur un temps libre qui seraient vraiment responsables. C'est pour cette raison qu'il est intéressant pour les comités d'entreprise d'intervenir dans les deux champs, d'œuvrer pour que le travail soit plus qualifiant, responsable et autonome, afin que la sphère du non-travail soit elle-même plus responsable.

Après la théorie, la pratique : parlez-nous des activités culturelles du comité d'entreprise de la Snecma !

Nous cherchons à nous connecter à ce qu'il se passe dans l'entreprise. Par exemple, nous avons lancé un cycle d'université populaire sur le travail. Nous avons une médiathèque, un atelier d'arts plastiques avec lequel nous organisons des expositions, des ateliers photo, théâtre, guitare, scrap-booking... Des ateliers éphémères avec lesquels nous proposons de nouvelles activités : en ce moment, c'est la mosaïque et la cuisine. Nous avons aussi une péniche où nous organisons une fois par mois des concerts. Et nous organisons un prix littéraire, le « Prix de l'écrivain de l'aube » [l'aube est le nom de la pièce d'aéronautique fabriquée dans les usines de la Snecma-Gennevilliers, ndr], pour lequel nous invitons les salariés à produire un petit texte sur un thème différent chaque année. L'année prochaine, il s'agira du « droit à l'erreur ».

Beaucoup de « petits » comités d'entreprise ont peu de moyens pour leurs ASC et sont souvent contraints de se limiter à un chèque ou un coffret-cadeau. Quelles solutions leur proposez-vous ?

Je n'ai pas de conseils à donner, mais je pense qu'on peut échapper à ça, que les comités d'entreprise, quelle que soit leur taille, ont un rôle à jouer sur le consumérisme.

Pendant quarante ans, les comités d'entreprise étaient les seuls à proposer des vacances, des livres ou une billetterie aux salariés. Mais aujourd'hui, le marché n'étant plus le même, tout le monde à accès à cette offre. Du coup, le comité d'entreprise est libéré de cette demande grand public. Par contre, en termes de pluralisme et de citoyenneté, il reste des créneaux intéressants pour les comités d'entreprise. Par exemple en organisant un débat par mois avec un candidat libre ou avec un écrivain, en mettant un coup de projecteur sur une destination ou sur une cause. Même un comité d'entreprise de cent salariés peut inviter un auteur, ça ne coûte rien et s'il n'y a que cinq personnes qui viennent, ce n'est pas grave !

Que les gens prennent leurs places par la billetterie du comité d'entreprise pour aller voir *Mamma Mia*, ça ne me choque pas, nous le faisons aussi, mais en revanche il n'y pas de subvention. Nous ne subventionnons que les spectacles que nous pensons intéressants en termes de pluralisme, parce qu'il s'agit par exemple d'auteurs qui ne sont pas très connus, qui ne sont pas dans les médias, et qui méritent d'être connus. Le problème est le même avec les chèques Lire, ils reproduisent le marché. Si c'est pour acheter un livre qu'on a vu à la TV, alors il n'y a pas de surprise, pas de pluralisme. Le rôle du comité d'entreprise est de défendre certains auteurs, certaines petites maisons d'édition.

Comment voyez-vous l'avenir des comités d'entreprise ?

Je défends les comités d'entreprise parce que je pense qu'ils sont menacés. Les comités d'entreprise ont une singularité à jouer, qu'ils ont un peu perdue. Il y a pas mal d'articles et de commentaires qui dénigrent un peu leur action, en disant qu'ils ne font que de la redistribution... Et effectivement, quand il y a une crise économique, que les gens gagnent moins d'argent, le risque est grand qu'ils préfèrent avoir l'équivalent en redistribution et que ceux qui ne fréquentent pas la médiathèque se demandent pourquoi ils

devraient payer pour une médiathèque. Même ici, je ne suis pas sûr qu'on serait majoritaire si on faisait un sondage...

L'autre risque, c'est qu'il y a beaucoup d'entreprises qui délocalisent et qui ferment, donc leur comité d'entreprise aussi. Aujourd'hui, à part le comité d'entreprise d'EDF pour des raisons historiques, il n'y a pas de comité d'entreprise qui gagne plus de subvention. Il y a forcément des pertes de subvention. Enfin, on n'est pas assurés que demain, au niveau de l'Europe, on ne considère pas les comités d'entre-



Charles Keller, membre de l'Internationale et ancien Communiste fait partie de ces intellectuels révolutionnaires qui souhaitent

l'accès du peuple à la culture.

A Nancy, en 1905, il achète un immeuble et le transforme à l'usage de la Maison du peuple créée en 1900 et d'une Université populaire : salle de lecture, de conférence, de spectacle, imprimerie... Emile Gallé et Victor Prouvé, de l'École de Nancy, contribuent à sa décoration.

« Ouvrier, la faim te tord les entrailles
Et te fait le regard creux,
Toi qui, sans repos ni trêve, travailles
Pour le ventre des heureux.
Ta femme s'échine, et tes enfants maigres
Sont des vieillards à douze ans ;
Ton sort est plus dur que celui de nègres
Sous les fouets abrutissants.

Nègre de l'usine,
Forçat de la mine,
Ilote du champ,

Lève-toi, peuple puissant ;
Ouvrier, prends la machine !
Prends la terre, paysan ! »

Charles Keller, Ouvrier, prends la machine, hymne de la Fédération jurassienne de l'Internationale, musique de James Guillaume.

prise comme un avantage franco-français qu'il faudrait remettre en question. Cette critique est déjà venue plusieurs fois de Bruxelles. Les menaces sont réelles, il faut défendre les comités d'entreprise, valoriser leurs actions innovantes, c'est la raison pour laquelle je publie ce livre *Voyage au pays des comités d'entreprise*.

Propos recueillis par Gérard Leidet

Le théâtre ouvrier de l'entre-deux-guerres : retour sur une séquence de l'histoire théâtrale militante.

Léonor Delaunay

Une séquence durant laquelle le «rêve» (comme une prolongation du geste militant dans le champ artistique) d'une fusion – d'un agglomérat – entre le monde ouvrier et le théâtre est allé jusqu'à en souder les deux intitulés : d'où une séquence spécifique de ce qui s'est appelé le «théâtre ouvrier» ou «prolétarien». Séquence qui prend historiquement sa source au cœur de la «parenthèse communiste» des années 1920-1935.

1. Le théâtre ouvrier révolutionnaire/ou prolétarien qu'est ce que c'est ?

Présentation succincte des formes de ce théâtre politique

Nous sommes en présence d'un théâtre qui se développe aux abords de l'avant-garde. Il se construit en référence aux formes populaires, voire folkloriques et médiévales, tout en tentant d'insuffler de la nouveauté, de l'inventivité, de la radicalité révolutionnaire dans les poétiques et les pratiques indues. De la sorte deux parentés, esthétique et éthique, éclairent notre sujet.

La première, issue du réalisme et du naturalisme du 19^e siècle, prône le drame social et pacifiste (dénonçant les horreurs de la Grande Guerre) afin de transcrire, de traduire en scène (textes, décors, lumières, jeux d'acteurs sont concernés) les conditions de vie du peuple, et plus précisément de la classe ouvrière, devenue figure métonymique du monde populaire. La véracité, l'authenticité, l'émotion et la sensibilité ainsi que la lutte, souvent tragique, entre les deux classes antagonistes (patrons et ouvriers) soutiennent alors ces poétiques prolétariennes. Joué dans les lieux du mouvement ouvrier¹, ce théâtre d'idées et de débats

.....
1. Une géographie théâtrale nouvelle apparaît avec ce théâtre militant, les groupements de théâtre comme le Théâtre syndical, le Théâtre confédéral, le groupement la Phalange artistique, le groupe l'Assaut, le Théâtre ouvrier de Paris etc. présentent leurs spectacles dans des coopératives ouvrières comme La Bellevilloise dans le 20^e arrondissement de Paris, la Maison des syndicats, les Bourses du travail, les salles des fêtes

devient alors une modalité en actes des luttes du mouvement ouvrier.

Mais une seconde parenté, plus excentrique, inventive et libertaire, irrigue le théâtre politique des années 1920 et 1930. Les artistes militants qui illustrent cet autre visage du théâtre révolutionnaire partagent un goût certain pour l'action et la provocation (anarchisante bien plus que communiste), qui préside déjà à l'œuvre d'Alfred Jarry et dont des auteurs comme Léon Moussinac, Paul Vaillant-Couturier ou Jacques Prévert pour le groupe Octobre s'inspireront. Bien que plus inventives dans leurs esthétiques, ces expériences se réfèrent néanmoins à une tradition passée, souvent mythifiée, du théâtre médiéval, de la farce, du mystère et du carnaval. Elles tentent de retrouver une impulsion festive et subversive qui ressemble à l'énergie de la manifestation et de la révolte sociale.

2. Un théâtre moral, éducatif, proche de l'art social et du réalisme de l'avant-guerre : le drame social, modèle archétypal

Au début des années 1920 les auteurs s'inspirent encore le plus souvent de modèles venus du 19^e siècle² : la revue, le drame ou le

.....
des villes socialistes et communistes. À ce sujet cf. L. Delaunay L., *La Scène bleue. Les expériences théâtrales prolétariennes et révolutionnaires en France de la Grande Guerre au Front populaire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011.

2. Il en est de même pour la littérature prolétarienne, voir à ce sujet la très précise analyse de P. Aron, «Écrire», in *La Littérature prolétarienne*, Loverval, 2006, p. 201-221.



.....
 Groupe Octobre

mélodrame social. Certaines de ces pièces, comme les sketches et les revues, sont publiées dans des journaux de gauche, comme *L'Humanité* ou *Le Libertaire*. Les spectacles, interprétés par des acteurs amateurs et professionnels, sont présentés accompagnés de musique, lors d'une fête, d'une manifestation ou d'une commémoration. La soirée théâtrale ne se résume donc pas à la représentation d'une pièce. Il s'agit dans ce cas d'une *séance*¹ qui intègre la distribution de tracts et de journaux, un meeting, des intermèdes musicaux et parfois un bal qui clôt l'événement : « Aux représentations théâtrales au sens strict du terme s'ajoutaient souvent des parties musicales, des numéros de clowns, un bal de nuit ; pour la – très politique – revue *Ohé! les gueux ouvre donc les yeux!* de Marcel Thoreux, les "sportmen" (*sic*) étaient avisés que "Henri Gance, champion du monde de poids et halteres fera au quatrième acte une exhibition" » (*L'Humanité*, 28 novembre 1921)².

.....
 1. Le terme «séance théâtrale», tel que nous l'utilisons, est forgée par Olivier Neveux dans sa thèse consacrée aux *Esthétiques et dramaturgies du théâtre militant – exemple du théâtre militant de 1966 à 1979*, sous la direction de Christian Biet, thèse présentée et soutenue le 16 décembre 2003, Université Paris 10 Nanterre : « Enfin, c'est la séance théâtrale proprement dite qui sera étudiée. Celle-ci possède des spécificités déterminantes de par l'empreinte que le militantisme produit au cœur même de la représentation. Dès lors, comment s'ordonne t-elle et autour de quels enjeux politiques et spectaculaires ? », p. 131.

2. J. Bessen, art. cit., archive non paginée. Nous pouvons lire quatre pièces, sketches, revues sociales de Marcel Thoreux publiées par la collection du Parti communiste « Théâtre prolétarien : Peuple, tu dors !, Le Réveil des parias, Regardons la vie et Les Griffes du

Dans le contexte militant, le théâtre ne peut que représenter qu'une partie de l'événement. Pour cette raison, les groupements privilégient des formes souples, brèves, qui captent rapidement l'attention du public ouvrier. Durant les années 1920, le répertoire comique ne se renouvelle guère par rapport à l'avant-guerre : sketches, farces, comédies, revues et vaudevilles sont régulièrement joués par les groupements ouvriers et syndicaux³. En outre, le drame et le mélodrame pacifiste, inspirés des poétiques réalistes de l'avant-guerre, continuent d'occuper largement les scènes de ce théâtre ouvrier du début des années 1920, qui renoue alors avec les aspirations éthiques, éducatives, morales et esthétiques d'avant 1914.

Le théâtre, outil privilégié d'accès à la culture pour les animateurs du mouvement ouvrier, possède une double fonction sociale et politique. Indice de cette double fonction, la présence dès 1920 de nombreux manifestes (publiés dans des revues communistes ou dissidentes comme *L'Humanité*, *Le Libertaire*, *La Révolution prolétarienne* ou dans des revues culturelles comme *Comœdia*, *Choses de théâtre* ou la revue cégétiste *Le Spectacle*) qui accompagnent, encadrent et amplifient les effets souhaités des pièces sur le public. Les animateurs de la Fédération du spectacle⁴ et des auteurs comme Henri Barbusse,

.....
 prolo ». Documents disponibles à la BNF.

3. Le Théâtre syndical et le Théâtre confédéral de la CGT par exemple présentent entre 1920 et 1923 des pièces de Courteline, Labiche, Guitry, cf. J. Bessen, art. cit. et L. Delaunay L. *op. cit.*

4. Il s'agit de la Fédération des auteurs, comédiens,



La Phalange artistique, *La farce du Cuvier*.
Farce anonyme du Moyen Âge jouée en plein air, Saint-Denis, 1925.
Archives privées de la famille Palin

Paul Vaillant-Couturier, Romain Rolland ou Marcel Martinet¹ défendent l'idée d'un théâtre participant de l'activité sociale, au même titre que l'école ou l'hôpital. L'important est d'affirmer – ou de réaffirmer – que l'art théâtral est avant tout une activité sociale, dont la valeur éducatrice et morale est essentielle et dont témoigne le manifeste du Théâtre syndical, publié dans la revue cégétiste *Le Spectacle*, en 1920: «Une œuvre de rénovation de l'art théâtral: notre œuvre, en même temps qu'une évolution, sera une révolution destinée à accroître le bien-être, la conception réelle de la valeur de l'homme comprenant exactement le sens de sa responsabilité dans

.....
techniciens, metteurs en scène, régisseurs du spectacle, de la CGT. Très active dans le théâtre militant, elle prône un théâtre pour tous, mêlant œuvres classiques et auteurs contemporains syndiqués, joués par des troupes fédérales à Paris et en province, et fonctionnant selon un principe égalitaire et mutualiste (égalité de salaire pour tous, vente d'un timbre syndical afin de financer le fonctionnement des troupes). Cf. la revue *Le Spectacle*, qui publie les manifestes et les comptes-rendus des débats de la Fédération, archives de la CGT, Archives départementales de la Seine-Saint-Denis.

1. Cf. J. Bessen., art. cit. et L. Delaunay, *op. cit.*, p. 39-56.

la société. Par notre union de la pensée, du travail, de la volonté et de la force, nous créerons enfin Le Théâtre du Peuple, depuis si longtemps annoncé. Dans ce théâtre où seront enfin réunies, quant à sa direction, toutes les compétences de notre industrie, nous avons pour Idéal l'éducation du peuple qui vibre à l'audition des œuvres sincères et nobles qui élèvent la pensée et relèvent le moral².»

L'auteur conclut que «du théâtre sain, du vrai théâtre, voilà ce que réclame le peuple [...] des spectacles sains et réconfortants à la place des spectacles déprimants et pornographiques.» Sur ce point, les syndicalistes de la Fédération du spectacle usent des mêmes arguments et des mêmes schémas que leurs prédécesseurs d'avant-guerre: le clivage entre un théâtre «sain» pour le peuple et un théâtre bourgeois décadent demeurant l'un des motifs initiaux des manifestes en faveur d'un art social au 19^e siècle.

Ces manifestes deviennent dès lors de

.....
2. Velay, «Le théâtre syndical», *Le Spectacle*, n° 2, 2 septembre 1920, Fédération du spectacle, cote 65 J, Archives de la CGT, Archives départementales de Seine-Saint-Denis, Bobigny.

véritables outils de persuasion, afin de mettre en place des dispositifs éducatifs et culturels pionniers. Une conception politique des spectacles est en jeu. Cette conception, c'est que l'art « agit » sur le public et par capillarité sur la société. Il s'agit de « mettre en scène » les souffrances, les colères, les rêves du monde ouvrier, d'« essayer d'édifier aux yeux des spectateurs les innombrables misères, les multiples colères, le remuement aux mille faces de la souffrance et de la révolte des grandes masses terrestres » pour reprendre les termes d'un autre manifeste pour l'« Art du peuple » rédigé en 1925 par Henri Barbusse, à l'occasion de la mise en scène de son roman de guerre, *Le Feu*¹ : « Rien n'est plus empoignant, lorsqu'on assiste aux représentations

imagine alors un drame total qui emporterait le public dans un élan révolutionnaire. Nous remarquons que ce type de projet implique de fait et une pratique culturelle : un théâtre pour le peuple, et une forme qui lui est impartie car elle garantit l'émotion collective : le drame social.

3. Un théâtre inventif et carnavalesque

Mais le drame social peine à trouver son public. À partir de la fin des années 1920, il est fortement critiqué par les animateurs du théâtre ouvrier révolutionnaire : il est alors jugé trop « pessimiste », trop misérabiliste, dénué de fantaisie et d'invention, trop proche



La Phalange artistique. Fête du Parti communiste à Clichy, 1925.
Archives privées de la famille Palin

des jeunes ouvriers non professionnels du théâtre fédéral, de voir l'union qui s'accomplit entre l'assistance populaire et les hommes qui se débattent et montrent leur destinée, leur mal et leur rêve sur la tribune scénique. Les spectateurs participent à l'action de tout leur être, puis de toute leur volonté et de toutes leurs espérances. Il y a eu des moments où, dans un tel théâtre, il n'est plus de séparations entre ceux qui crient et ceux qui écoutent : soudain il se déchaîne un drame total dont la scène est seulement le centre². »

Souhaitant abolir les frontières entre la scène et les spectateurs, Henri Barbusse

d'un art social d'avant-guerre que les artistes et les militants proches des mouvements révolutionnaires souhaitent réinventer, en se débarrassant par la même occasion d'une morale républicaine et paternaliste et d'une esthétique réaliste démodée.

Il est plus que jamais temps de proposer d'autres modalités de représentations et de mises en pratique du combat révolutionnaire.

Fantaisie et cruauté du théâtre politique

Les esthétiques réalistes ou naturalistes qui tentent de s'emparer des cultures ouvrières se heurtent toujours à la difficulté de représenter le *populaire* en évitant les truismes habituels. Le terme lui-même, « populaire », doit être manié avec précaution, tant il est « compromis par trop d'usages idéologiques³ ». Le

1. Voir le manuscrit de la pièce : H. Barbusse, Adaptation du *Feu*, Fonds Art et Action, manuscrit du *Feu*, Département Arts du spectacle, BNF.

2. Au sujet de la mise en scène du *Feu*, Henri Barbusse publie un article intitulé « Le Théâtre fédéral ou l'art du peuple », *L'Humanité*, 31 octobre 1925.

3. M. de Certeau, « Une variante lyrique : l'empoétisation de la vie ordinaire », cité dans C. Grignon et J.-C. Passeron, *Le savant et le populaire. Misérabilisme*



Un million de tourments, de Kataïev, groupe de travail de l'AEAR, cinéma La Bellevilloise, 1933.

Archives privées de Line Eskénazi

théâtre ouvrier compose des représentations du peuple et du prolétariat qui sont bricolage esthétique, politique et idéologique. Or ces représentations n'échappent pas au misérabilisme et au populisme, semblant souvent s'empêtrer dans les inévitables ambivalences et contradictions qu'entraîne toute entreprise de captation d'une réalité bien plus protéiforme et inaccessible que celle imaginée (fantasmée ?) par les auteurs militants.

Au centre du dispositif, le recours à des motifs issus des cultures populaires (le carnaval, la pantomime, les chants, la farce) fonctionnent sur deux niveaux : l'un consiste à ne plus tenter d'imiter une réalité, mais bien au contraire d'assumer l'écart, la figuration, l'altération et l'hyperbole : ces motifs appellent alors à une théâtralité renouvelée.

Le second consiste pour les auteurs et metteurs en scène à s'emparer de ces pratiques culturelles issues de la fête, du rituel, de la foire et de les employer à injecter du plaisir dans les représentations et expériences du théâtre politique militant, comme l'illustre la préface en guise de manifeste à la pièce ubuesque *Le Père Juillet*, de Paul Vaillant-Couturier et Léon Moussinac : « C'est pour t'aider à balayer toutes ces saletés meurtrières que le *Père Juillet* est écrit. Il faut détruire. Parce que détruire est la passion dominante qui doit posséder l'homme qui a la joie de vivre au moment où la terre est en train de faire peau neuve¹. »

Ce manifeste, s'adressant aux lecteurs du *Père Juillet*, proche de l'apostrophe ou de la

.....
et populisme en sociologie et en littérature, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1989, p. 183.

1. P. Vaillant-Couturier et P. Moussinac, *Le Père Juillet*, Paris, Sans Pareil, 1927, p. 9-10.

harangue (à l'instar des harangues des farceurs), fait appel à une poétique de la révolution et du renouveau, en rupture avec les codes de la culture classique. Entre le discours communiste (Vaillant-Couturier est un grand orateur du Parti) et la poésie d'agitation, cet appel au lecteur fait référence à des éléments de réel (Gambetta, buffet Henri II, La Joconde) mais s'engage dans la voie du manifeste artistique, voire avant-gardiste : détruire dans la joie afin de permettre l'émergence d'un art nouveau. L'énergie – rappelant les manifestes futuristes – qui s'en dégage entérine une période nouvelle pour

MATINÉE à 14 h. SOIRÉE à 20 h.
 RIDEAU à 14 h. 45 RIDEAU à 20 h. 45

CINÉMA DE LA BELLEVILLOISE

MÉTRO QUALITY KADATZ 25, rue BOYER (côté de la rue Marmontini) AUTOMAT. 51. 2.

Le Théâtre de l'A.E.A.R.
 Groupe "TRAVAIL"
 (Artistes Professionnels Associés)

THÉÂTRE DE L'AEAR TRAVAIL

présente
 Tous les VENDREDI, SAMEDI, DIMANCHE, LUNDI en Soirée à 21 h.
 DIMANCHE et JEUDI en matinée à 14 h. 45
 à partir du 26 Mai 1933

Un Million de Tourments

comédie soviétique en 3 actes de Valentin KATAEV
 qui fut jouée pendant plus de DEUX ANS à MOSCOU, et qui vient d'obtenir un immense succès au Théâtre de "LA BELLEVILLOISE"
 Traduction et mise en scène de Natcha TROUHANOVA

Prix des Places : CINQ FRANCS
 DEUX Francs pour les CROQUEURS sur présentation de leur carte, le JEUDI en MATINÉE SEULEMENT

l'art d'agitation des années 1920 et 1930, une période sur-expressive, agressive, excentrique, sans oublier d'être follement inventive.

C'est ainsi que les auteurs du théâtre militant délaissent peu à peu les théories de vraisemblance, d'exactitude, d'authenticité, propres aux esthétiques prolétariennes. En vérité, les producteurs de ce théâtre de fantaisie, grotesque, allégorique et carnavalesque abandonnent l'« effet sociologique² » préconisé par le drame social.

Si ce phénomène esthétique s'amplifie – comme nous l'avons dit – très nettement à partir de la fin des années 1920, les revues socialistes et pacifistes³ qui

.....
 2. Cf. J.-C. Passeron, « L'illusion du monde réel », in *Le Savant et le populaire...*, op. cit., p. 229-249.

3. *La Revue de théâtre* : se reporter à l'étude de R.

accompagnent les fêtes des organisations politiques ouvrières proposent déjà d'autres formes de spectacles politiques, qui placent l'allégorie au centre de leur projet. Des expériences plus innovantes comme la pièce opératique *Liluli* de Romain Rolland¹, mise en scène par Louise Lara d'Art et Action² et le groupement amateur La Phalange artistique reprennent des motifs issus de la revue, allégorie, temps fragmenté sans plus aucune mesure de vraisemblance ou de respect des règles classiques de la dramaturgie, usage de Monsieur Loyal ou de bonimenteur, comme dans le théâtre de foire, usage de personnages allégoriques (Maître Dieu, la Liberté, Les marchands, les Gros, les Maigres, *Liluli* (l'illusion), Polichinelle...), les dispositifs de ce théâtre politique ont pour mission d'amplifier et de grossir les situations sociales et les conflits de classes.

Le recours à des motifs issus des cultures populaires comme la revue, la pantomime, le conte, le défilé carnavalesque et la farce permettent d'injecter non seulement du plaisir, mais aussi de la distance, de l'écart, afin de faire du théâtre un «nouvel usage [...] qui rompt définitivement avec la pratique traditionnelle de l'identification³».

Un théâtre hors de ses gonds/ où ça se passe ?

Les groupements, qui mêlent amateurs et professionnels, jouent des textes militants et investissent une géographie nouvelle⁴, celle des luttes et des grèves ouvrières. Concomitamment aux esthétiques, nous constatons donc que l'espace théâtral évolue.

Héritiers avoués ou non des grands réformateurs du théâtre du 19^e siècle, les

.....
Pian., «Du périodique à la scène, et retour: la revue de fin d'année illustrée», E. Stead et H. Védrine (dir.), *L'Europe des revues (1880-1920), Estampes, photographies, illustrations*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2008, p. 183-206.

1. R. Rolland, *Liluli*, Paris, Le Sablier, 1919, illustrations, bois gravés de F. Masereel.

2. Se reporter à l'excellente étude de M. Corvin, *Le théâtre d'avant-garde dans l'entre-deux-guerres: le laboratoire Art et Action*, Lausanne, La Cité/L'Âge d'Homme, 1976.

3. *Ibid.*, p. 271.

4. Citons entre autres lieux où se jouent les spectacles révolutionnaires entre 1920 et 1935: la salle Lénine de la Coopérative de la Bellevilloise dans le 20^e arrondissement de Paris, la Maison des syndicats de la Grange aux Belles dans le 10^e arrondissement et les salles des fêtes de Villejuif, Vitry, Saint-Ouen, Saint-Denis... ce que l'on appelle la «banlieue rouge» (villes de la banlieue parisienne administrées par des mairies communistes).



Affiche d'*Odessa. Les mutins de la Mer Noire*,
Pierre Rolland, casino de Montreuil, 1930.
Dossier « Le théâtre sous le contrôle du PC »,
série B/A, APP.

animateurs reconsidèrent alors le lieu de la représentation au même titre que le répertoire. Si les drames sociaux sont le plus souvent représentés dans des théâtres des quartiers ouvriers et dans les coopératives des organisations syndicales, le dispositif scénique ne change guère: rapport frontal, séparation claire entre spectateurs et acteurs, espace clos, la différence majeure consiste à faire du spectacle un moment d'une «séance⁵» au cours de laquelle des journaux, tracts, affiches sont distribués, souvent un meeting, une conférence ou une rencontre ont lieu avant la représentation et enfin il n'est pas rare qu'un bal ou un concert clôturent la séance. À compter de la fin des années 1920, les formes de théâtre d'agitation comme le chœur parlé, la farce politique ou les spectacles carnavalesques et déambulatoires du groupe Octobre investissent la rue, les places publiques, s'associent aux manifestations et aux grèves. Les troupes occupent l'espace public par la déambulation. Ils installent à certaines occasions des tréteaux et présentent des sketches courts, souvent accompagnés de chants. Nous retrouvons par exemple les groupes Art et Travail, Octobre ou La Phalange de la Bellevilloise dans les manifestations qui précèdent le Front populaire en 1936. Le bouleversement est à ce stade multiple: répertoire emprunté aux

.....
5. Terme employé par Christian Biet pour désigner l'événement théâtral dans sa globalité, cf. C. Biet et C. Triau, *op. cit.*



Affiche de *50 millions de chômeurs*, d'Henri Zacks
 Dossier «Le théâtre sous le contrôle du PC»,
 série B/A, APP.

chorales populaires, théâtre dans la rue à la façon du carnaval, utilisation de masques, de marionnettes, d'échasses, de bonimenteurs nous constatons que ce théâtre politique et carnavalesque s'extrait radicalement des formes classiques, se rapprochant davantage de traditions festives issues du Moyen Âge. Le slogan, l'image, la caricature et l'allégorie y prennent alors toute leur place, permettant



Affiche de *Miracle à Verdun*, de Hans Chumberg,
 mise en scène de Léon Moussinac, TAI, novembre 1932.
 Carton n° 1 «Théâtre révolutionnaire ou d'avant-garde»,
 série G/A, APP.

à ces nouvelles formes d'être avant tout visibles, lisibles et percutantes.

L'amusement et le jeu entre différents régimes de représentation revêt alors de nombreux enjeux esthétiques et politiques : d'une part amplification, grossissement, schématisation à visée didactique des conflits, d'autre part insertion de motifs comiques et folkloriques à visée divertissante. L'articulation entre le caractère militant et le caractère poétique et fantaisiste de ce théâtre, comme chez Prévert ou Paul Vaillant-Couturier, a clairement pour effet de dégager ces expériences du misérabilisme littéraire attaché au drame ouvrier. Elle a aussi pour effet de permettre à ce théâtre de se jouer beaucoup plus aisément en plein air, de rompre la frontalité entre acteurs et spectateurs, offrant alors de nouvelles perspectives de mise en présence. Fantaisie et inventivités formelles tentent alors d'extraire ces pratiques d'un cadre trop rigide, afin de les assimiler à la dynamique de la manifestation de rue.

Conclusion

Ce «moment» festif et politique s'avère très bref. À partir de 1935-1936 (et le Front populaire), le théâtre se (re)professionnalise et les expériences agitatoires laissent place à de grands spectacles, à l'exemple du fameux *14 juillet* de Romain Rolland¹.

Poussé à une retraite forcée, le théâtre prolétarien laisse alors place à une nouvelle aventure, celle d'un théâtre populaire qui répond aux nouveaux enjeux culturels des pouvoirs publics. En résumé, il ne s'agit alors plus de cliver les classes sociales mais au contraire de les réunir dans le réceptacle d'une culture nationale mêlant œuvres classiques et contemporaines. Le primat n'est plus politique, encore moins révolutionnaire, mais bien davantage la recherche de spectacles autour desquels le peuple peut s'assembler, mais ceci est une autre histoire, qui répond effectivement à des logiques esthétiques et politiques tout à fait différentes.

Toutefois la disparition programmée du théâtre révolutionnaire en 1936 n'est pas en soi définitive. Des résurgences, des «enfants terribles» de ce théâtre émergent dès la fin des années 1960 et persistent jusqu'à aujourd'hui, dans une tension sans cesse renouvelée entre art et politique.

.....
 1. La pièce *14 Juillet* de Romain Rolland est présentée en juillet 1936 à l'Alhambra à Paris, le rideau de scène est peint par Picasso, la musique de Darius Milhaud.



Cahier n° 1 des Théâtres d'action internationale,
couverture, 1932.

Fonds Léon Moussinac, Dép. Arts du spectacle, BNF.



Une expérience culturelle par Rémy Nace

Alors que j'étais responsable syndical CGT chez Kodak-Pathé à Marseille, notre comité d'établissement, à majorité CGT, a voulu tenter une expérience en faisant venir le théâtre dans l'entreprise, afin de tenter de sortir du système conventionnel de subvention sur les billets, ce qui, concernant les activités théâtrales, ne fonctionnait pas.

Avec l'accord et le soutien du directeur d'établissement – 300 salariés, dont les ouvriers ou employés, et une très large majorité de personnel féminin – et sur proposition de Travail et Culture, nous avons programmé *La Cerisaie* de Tchekhov dans les locaux de l'entreprise. Ce qui nous semblait favorable, c'est que la direction non seulement donnait son accord, mais libérait de plus le personnel une heure avant la fin de poste en fin d'après-midi, heure payée comme temps de travail. Les contraintes horaires et de déplacement étant par là même évacuées, les conditions matérielles étaient réunies – selon nous – pour la réussite de cette expérience culturelle.

Le jour venu, force a été de constater que cela ne suffisait pas, loin s'en faut, et la déception a été grande, car à part les élu(e)s au comité d'entreprise et les délégués du personnel, le personnel n'a pas répondu à l'appel. Certains salariés – les plus nombreux – sont restés à leur poste de travail, d'autres ont préféré partir une heure avant avec la perte de salaire.

Que s'était-il passé? Beaucoup d'interrogations pour nous: choix du spectacle? Craintes particulières? Poids des habitudes culturelles? Beaucoup de réponses possibles, bien sûr, mais, conséquence de cet échec: expérience non renouvelée. Seule certitude: il ne suffit pas de régler les conditions matérielles pour que le théâtre prenne la place qui pourrait être la sienne.

MTMO : réseau de conservation partagée en histoire sociale et politique du monde du travail et du mouvement ouvrier

Fanny Brenon

stagiaire en master à la médiathèque Nelson Mandela (2011)

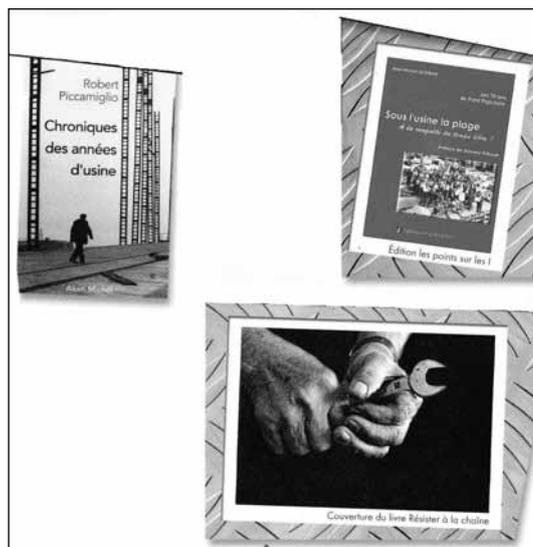
S'appuyant sur des histoires locales faites de similitudes, mais fortes aussi de leurs singularités, les villes d'Aubagne, Gardanne, Martigues et Port-de-Bouc ont créé le réseau MTMO : Histoire sociale et politique du monde du travail et du mouvement ouvrier.

Ce réseau favorise l'accès et la valorisation des collections répondant à cette thématique dans les médiathèques des quatre villes et aux archives communales de Martigues.

Les associations Promemo et l'Observatoire et rencontres du travail (ORT) sont membres partenaires de MTMO tandis que les Archives départementales des Bouches-du-Rhône apportent leur soutien et leur expertise.

Les fonds « Communisme » de Martigues, « Communisme et société » d'Aubagne, « Monde du travail » de Port-de-Bouc et « Action culturelle en entreprise » de Gardanne se développent, à partir de différents supports, sur quatre axes : l'histoire, les théories, les témoignages, la création.

Diverses formes d'animation, d'événements et des moyens de communication suf-



fisamment efficaces apportent un éclairage sur le potentiel du réseau. MTMO se présente comme un centre de ressources pour les chercheurs et les créateurs.

1. Fonds « Monde du travail » de la médiathèque de Port-de-Bouc

Faire vivre la mémoire ouvrière de la ville

En lien avec l'histoire sociale de la ville, la médiathèque de Port-de-Bouc développe depuis 2009 un fonds spécifique « Monde du travail ». Le fonds ainsi constitué regroupe différents supports (imprimés, documents électroniques, documents vidéo, périodiques) de différentes natures (fictions et documentaires) dans un espace dédié et identifié par une signalétique. Il est actuellement localisé au premier étage dans la salle de documentation.

Dans le catalogue, les notices bibliographiques sont identifiées par le champ 901 renseigné par la valeur « Monde du travail ». Une interrogation sur le champ 901 permet d'isoler les notices concernées. Visuellement, les documents sont équipés sur le haut de la tranche d'un logo, qui est une représentation stylisée d'une des grues de l'ancien chantier naval.

Des croisements peuvent être effectués avec le fonds local sur Port-de-Bouc (également identifié en 901) et sur l'histoire ouvrière de la ville.

Cotes Dewey utilisées :

158.7	Psychologie du travail
305.56	Sociologie des travailleurs
306.36	Sociologie du travail
331...	Économie du travail
338...	Production

Autres cotes (marginal)

Le fonds est alimenté régulièrement, en fonction de l'actualité éditoriale sur ce champ-là. Par ailleurs, afin d'effectuer un enrichissement rétroactif, une subvention a été accordée par le CNL en 2011. Une petite

Port-de-Bouc : une destinée industrielle, une âme ouvrière

Le 19^e siècle marque l'essor du développement industriel et maritime de la ville, avec l'implantation d'une sècherie de morue à la Lèque (1876-1950), des usines chimiques (Saint-Gobain, Kuhlmann) en 1916, et de la raffinerie de pétrole La Phocéenne (1885-1928). La construction navale connaît son expansion avec les chantiers Pastré, puis les célèbres CAP (Chantiers et Ateliers de Provence) qui fonctionnent dès 1899. L'ouverture de la ligne de chemin de fer entre Miramas et Bouc en 1881 vient accompagner cette industrialisation.

Jusqu'en 1966, date de leur fermeture, les Chantiers et Ateliers de Provence constituent le cœur de la ville, dont l'espace s'organise autour des ateliers et des cités ouvrières. L'accroissement de la population va accompagner cette manne économique, et l'identité Port-de-Boucaine va se forger autour de cet afflux de main-d'œuvre originaire principalement de tout le pourtour méditerranéen et de son activité ouvrière. Aujourd'hui encore, cette ville reste profondément façonnée par les luttes sociales dont elle a été le théâtre.

Le début des années 1970 ouvre de nouvelles perspectives avec la création du site portuaire de Fos, complexe industriel sidérurgique et chimique. Port-de-Bouc s'enrichit de nouvelles vagues d'arrivants, et investit dans la construction de grands ensembles pour les accueillir. Mais le choc pétrolier et ses conséquences laissent jusqu'à aujourd'hui la ville en proie à des difficultés économiques et sociales.

partie du fonds est conservée en réserve et exclue du prêt, en raison du caractère rare des documents (épuisés) ou de leur aspect défraîchi ou détérioré. Le fonds ne contient pas pour l'instant de littérature grise.

Afin de valoriser ce fonds, la médiathèque programme certaines de ses animations sur ce sujet. Entre autres, plusieurs « Écopolis » – le rendez-vous trimestriel de la médiathèque autour de questions économiques, sociales ou politiques – sont dédiés à des thèmes relatifs au monde du travail.

2. Fonds « Communisme » de la médiathèque de Martigues

En 2006, en examinant les collections de la réserve, il est apparu que le fonds était riche de nombreux ouvrages traitant du socialisme et du communisme. Il a été décidé de les conserver au regard de l'histoire sociale et politique de la ville et de constituer un fonds spécifique qui a été appelé : Fonds communisme. Il se compose d'ouvrages acquis ou donnés à la bibliothèque depuis sa création. Il comprend actuellement environ 1 500 documents classés pour la plupart en réserve. Ils sont identifiés par la cote « FSC » (fonds « socialisme et communisme »). Ils peuvent être communiqués ou empruntés sur demande.

En 2009, des dons courants sont venus enrichir ce fonds ; la connaissance de cette orientation de conservation a permis de recevoir des dons thématiques réguliers d'habitants et de militants de Martigues et de leurs familles quelquefois installées en région parisienne. (Donation Pégon, donation Maître Robert, donation Décombe- Treppo-Mittolo). Il

est constitué essentiellement d'ouvrages issus des éditions du PCF jusqu'en 1993 : Bureau d'édition, Éditions sociales internationales, La Bibliothèque française, Hier et Aujourd'hui, Éditeurs français réunis, Livre club Diderot, Éditions sociales, Messidor, Le Cercle d'art (période communiste), Temps actuels, éditions de *L'Humanité*, éditions de la CGT, éditions de la Nouvelle critique ainsi que des Éditions de Moscou (Éditions en langues étrangères, éditions du Progrès, agence Novosti et éditions MIR)...

Pour la période récente, les éditions le Temps des Cerises (maison ayant racheté une partie du fonds Messidor), la Dispute (continuité des Éditions sociales) sont intégrées à cette collection.

À cette liste s'ajoutent des documents issus d'autres maisons d'édition. Les thèmes retenus pour délimiter le fonds sont : l'histoire du PCF ; les études sur le communisme en Europe et en URSS ; l'ensemble des ouvrages



écrits par des théoriciens ou militants qui contribuent à l'élaboration de la pensée communiste tout au long du 20^e siècle.

Lors de sa venue dans le cadre des rencontres annuelles de l'association Promémo en 2009, Marie-Cécile Bouju, chercheur associé à l'axe Cultures et Politiques du CRHQ/CNRS – université de Caen a expertisé ce fonds. Elle a conseillé de réorienter les revues, brochures et fascicules vers des services d'archives. Suite à ces recommandations, ces documents ont été versés aux Archives communales de la ville de Martigues.

Seule la revue *La Pensée* est conservée à la médiathèque car un abonnement court depuis 1993.

Dorénavant ne seront acceptés que les dons de militants issus du Grand Sud-Est. Une liste complète des donations sera établie, mais seuls les documents en lien avec le fonds communiste seront intégrés à la collection.

Des acquisitions régulières viennent compléter ce fonds. Un budget spécifique est attribué chaque année pour ces achats.

Un travail de médiation et de valorisation est engagé autour de ce fonds, de manière

permanente à travers une table thématique et une rubrique sur le portail de la médiathèque et ponctuellement dans le cadre de manifestations organisées par la médiathèque ou ses partenaires.

3. Fonds des archives communales de Martigues

La richesse des ressources documentaires des Archives communales de Martigues s'explique à la fois par l'ancienneté et la parfaite conservation des documents provenant de l'administration communale, mais aussi par le dépôt, le don ou l'acquisition d'autres séries qui les ont complétées : bibliothèque, collections de journaux : *Le Petit Marseillais*, *Action française* principalement, ainsi que quelques autres titres laissés par le docteur Louis Contencin... pour les plus anciens, pages locales des journaux depuis 1945.

Les documents iconographiques, les photographies anciennes, rassemblées d'abord grâce à l'aide de la population dans le cadre de la réalisation de l'ouvrage *Un siècle d'images martégales* et complétées par la suite, offrent

En ce qui concerne l'histoire sociale, le monde du travail et l'industrie, les archives communales de Martigues conservent les dossiers et documents suivants :

Archives modernes

Recensements de populations avec catégories socioprofessionnelles.

Syndicats, Grèves, conflits du travail.

Compte-rendu du CE d'Astra Calvé (1968)

Bourse du travail (1976)

La presse locale depuis 1945

Fonds privés

Brochures, fascicules édités par le PCF ou l'Agence Novosti ainsi que les revues provenant des différents dons reçus par la Médiathèque Louis Aragon.

Don de Robert Decombe fait à la médiathèque (1970-1977) : brochures, revues et documents en lien avec son activité au comité central du PCF.

Archives contemporaines

Versement des élus et adjoints

Fonds Graziani : adjoint aux travaux (1976-1998)

Groupe communiste et bureau municipal

Fonds Gaby Charroux : premier adjoint, élections, sondages d'opinion, vie politique

Versement du cabinet du maire :

Aménagement de Fos (1966-1977)

Explosion de la CFR (1992-1993)

Maisons des syndicats (1974-1982)

Parti communiste français - Réunion collectif coopérations communales et aménagement du territoire (9 juin 2000)

Informations aux élus communistes et apparentés (1997)

Rencontre avec les maires communistes (1998)

Intervention du groupe communiste au conseil municipal (19 octobre 1989)

Syndicat CGT du personnel communal (1962-1995)

Syndicats (1996-2004) (tracts, débrayages, courriers divers)

En cours d'archivage

30^e congrès national du PCF (2000)

Réunion de groupe (1961-2008)

Conflits du travail (1954-2004)

Syndicat CGT (2007)

Groupe communiste (1996-2006)

Différentes animations des archives ont été conduites autour de cette thématique

Travaux autour du patrimoine industriel depuis 1998 : organisations de différentes visites guidées, Lavéra, Croix-Sainte, chenal de Caronte.

Collectes de Mémoires orales, notamment d'anciens ouvriers.

Mardis du patrimoine : conférences, rencontres débats, visites de site.

également de précieuses illustrations de lieux ou de métiers disparus ou transformés. Celles réalisées par le service municipal de l'information constituent un ensemble couvrant les quarante dernières années qui s'enrichit constamment. Depuis 1998, la ville a conçu le projet de se lancer dans la constitution d'un fonds de mémoires orales collectées auprès de la population. Ces témoignages vivants font revivre visages et paysages disparus. Ils permettent de saisir d'une façon tout à fait originale l'évolution récente de la ville. Aujourd'hui, ce fonds d'archives sonores rassemble plus d'une centaine d'enregistrements sur cassette et sur CD, que l'on peut venir écouter aux archives.

Pour accéder à tous ces documents, des instruments de recherche, inventaires et catalogues sont réalisés et mis à la disposition de tous.

4. Fonds « Communisme et société » de la médiathèque d'Aubagne

Ce fonds se compose d'ouvrages acquis ou donnés à la bibliothèque depuis sa création en 1975. Il est constitué pour l'essentiel :

- d'ouvrages traitant du communisme et du socialisme : écrits théoriques ou politiques, mémoires de dirigeants politiques, témoignages de militants, de syndicalistes ou de résistants ;
- de témoignages et d'essais sur le parti socialiste et le parti communiste français ;
- d'études sur le monde du travail d'un point de vue historique et sociologique (syndicalisme, condition ouvrière...);
- d'études sur le féminisme et la condition féminine au sens large (histoire, sociologie, économie) ;
- de documentaires traitant de l'histoire et de la géographie de l'URSS ainsi que des pays marqués par le communisme ;
- d'ouvrages historiques sur la deuxième guerre mondiale, la Résistance, et plus particulièrement le rôle des communistes à cette période ;
- de documents relatifs à la paix, le pacifisme, la culture de paix.

À des fins de préservation, il a été décidé de conserver ces ouvrages et de créer un fonds spécifique nommé « Fonds communisme et société ». Il concerne des documents destinés à un public adulte et à sa constitution il réunit les éditions suivantes : Éditions sociales, Messidor, Livre Club Diderot, Temps actuels, Éditions de l'Humanité ; Éditions de la CGT,

Éditions de la Courtille, Éditions du Club des amis du livre progressiste, Acropole, Le Temps des Cerises (maison qui a racheté une partie du fonds Messidor), La Dispute (continuité des Éditions sociales).

Quelques rares titres des éditions du Progrès et des éditions MIR sont également conservés dans ce fonds.

Ce choix s'appuie sur le fait que ces éditions restent relativement peu consultables au sein des médiathèques mais sont tout de même significatives de l'histoire des idées politiques et de l'édition et lui confèrent un caractère original. À ce jour, ce fonds concerne 460 ouvrages conservés en magasin et consultables sur place. Il continuera à être alimenté par des acquisitions ou des dons autour des thèmes initialement repérés.

La valorisation de cette collection et du réseau sera faite sur le portail de la Médiathèque et se concrétisera également par des actions de médiations auprès des Aubagnais, du public de la médiathèque, d'autres structures municipales et des associations locales.

5. Fonds « Action culturelle en entreprise » de la médiathèque de Gardanne

Constitution du fonds

En 2006, Claude Goulois a fait don d'une partie de sa bibliothèque privée à la médiathèque de Gardanne.

Claude Goulois, plasticien, a longtemps travaillé comme bibliothécaire au comité d'établissement des cheminots PACA. Il est l'auteur d'une enquête pour l'IRES intitulée « Culture et monde du travail ». Sa bibliothèque privée reflète sa passion pour l'art et la culture et sa connaissance du monde ouvrier. Son don repose sur une unité thématique forte : culture et monde du travail. Il regroupe quelque 200 documents (livres, revues, brochures et CD).

Contenu du fonds

Une analyse fine de la collection donnée par Claude Goulois a permis de définir la thématique suivante : « L'action culturelle en entreprise : histoire, évolution et mise en œuvre ». Trois grands axes se détachent :

- les généralités sur le monde du travail (histoire et sociologie du travail, conditions de travail, syndicats, comités d'entreprise) ;
- le lien entre culture et travail : la place du livre et de la lecture dans l'entreprise, les

pratiques culturelles des ouvriers (études, actes de colloque, comptes-rendus de rencontres);

- l'action culturelle des comités d'entreprise: publications des comités d'entreprise et témoignages de résidences d'artistes autour du monde du travail et de la mémoire ouvrière (ateliers d'écritures, récits, recueils de photographies, illustrations)

Le fonds regroupe des ouvrages sur les cheminots (comité d'établissement de la SNCF PACA et comité central d'entreprise de la SNCF) mais aussi des ouvrages en provenance de divers comités d'entreprises de l'industrie.

Techniquement

Le fonds occupe quatre mètres linéaires en magasin. Les notices du catalogue de la BNF pour ces documents ont été récupérées. Les documents, qui apparaissent au catalogue de la médiathèque, peuvent être empruntés, hormis les brochures et les feuillets qui sont exclus du prêt mais consultables sur place.

Valorisation

La participation au réseau «Histoire sociale et politique du monde du travail et du monde ouvrier», des partenariats avec des comités d'entreprise et des centres de recherche universitaire permettront d'aller à la rencontre d'un public potentiellement intéressé par ce

fonds spécifique pour le consulter et aussi pour l'enrichir. En effet, des dons pourront être acceptés pour enrichir le fonds actuel s'ils répondent à la thématique précise de «l'action culturelle des comités d'entreprise».

Le fonds sera actualisé par des acquisitions onéreuses en suivant l'actualité éditoriale.

Afin de valoriser au mieux le fonds documentaire et de le faire connaître, des animations pourront être mises en place (rencontres, débats, projections, etc.). Des élus de comité d'entreprise, des écrivains, des artistes



pourront être invités pour participer à des rencontres sur l'action culturelle des comités d'entreprise.

Bref historique du rôle culturel des comités d'entreprise

En 1945 sont créés les comités d'entreprises, instances représentatives des salariés au sein de l'entreprise. Ils sont obligatoires dans les entreprises d'au moins cinquante salariés. Par conséquent, le monde du travail n'est pas entièrement couvert par les comités d'entreprise. La taille des entreprises, le nombre de salariés, les secteurs d'activités, les localisations des entreprises diffèrent et font de chaque comité d'entreprise une entité particulière. Le comité d'entreprise est remplacé dans les entreprises possédant plusieurs établissements par des comités d'établissement et un comité central d'entreprise (CCE).

Les comités d'entreprise vont participer d'une manière importante à la démocratisation de l'accès à la culture et aux loisirs. Les années 1980 verront les premières résidences d'artistes au sein des comités d'entreprise mais aussi le développement des pratiques amateurs ou la collecte de la mémoire ouvrière. Les offres culturelles sont très variées. La bibliothèque de comité d'entreprise est souvent le lieu autour duquel les activités culturelles vont se développer.

Le rôle culturel des comités d'entreprise va évoluer au fil du temps. Le nombre de médiathèques de comité d'entreprise a fortement diminué et l'offre culturelle tend à se modifier. Toutefois, certains comités d'entreprise continuent à appuyer une offre culturelle forte et valorisent la mémoire ouvrière par le biais de la création artistique. Ce fonds documentaire spécifique témoigne de cette richesse tant artistique que mémorielle.

L'Isba

Ce projet est né de l'envie de matérialiser par un travail théâtral un temps fort de la mémoire d'Arles: les décennies industrielles des Ateliers SNCF, vues du côté des cheminots. Grâce aux ethnologues du Museon Arlaten qui, ces dernières années, ont collecté de nombreux témoignages, un trésor de paroles existe, recueilli auprès des femmes et des hommes acteurs de cette épopée industrielle.

Fragments de vies et d'acier, présenté les 21 et 22 octobre 2011 à la grande Halle des Ateliers SNCF d'Arles, était ce que nous ressentions intimement comme un rite de passage, nous autorisant à poursuivre ensuite avec la représentation théâtrale.

Cette rencontre avec le public, que nous définirions volontiers comme une veillée, a été le fruit d'une collaboration entre l'équipe artistique du collectif L'Isba et cinq anciens cheminots, afin qu'ils nous content eux-mêmes leurs souvenirs, mis en espace et soutenus par un univers sonore et musical.

De bruit et de labeur, créé le 19 mai au théâtre d'Arles dans le cadre de la Nuit des musées, et repris à Avignon du 17 au 23 juillet au Centre culturel des cheminots, est le temps de l'écriture, et de la représentation théâtrale. Ce texte est la vision de Guillaume Le Touze de l'aventure humaine qui s'est jouée lors de la fermeture des Ateliers SNCF



d'Arles, après dix-sept ans de lutte. La parole recueillie auprès d'anciens cheminots devient un matériau remodelé par l'auteur pour servir sa fiction.

Dans une période où notre société s'interroge sur la nécessité d'allongement de la durée des carrières professionnelles, sur la pénibilité du travail et le mal-être des salariés souvent sous-estimés; il semble utile et urgent de restituer dans toutes ses facettes la réalité ouvrière passée. L'Isba explore ainsi en paroles et en musique, les résonances que le monde du travail génère dans l'intimité de chacun et les traces qu'il y laisse.

«Il y a l'histoire locale, évidemment, de ces cheminots militants du service

public, mais au-delà, quand on entend la souffrance actuelle des Fralib de Gémenos, des ouvriers de Gandrange, cette création prend presque des allures d'intérêt général» (La Provence, 21 mai 2012).

De Bruit et de labeur est en tournée en 2013-2014, pour plus d'informations : www.collectifisba.com.

Production Collectif l'isba. Coproduction Museon Arlaten/CE Cheminots PACA. En partenariat avec la ville d'Arles, la Compagnie Alliage Théâtre, et le soutien de la région PACA, du conseil général des Bouches-du-Rhône, du théâtre d'Arles et la participation de la DRAC-PACA pour la réalisation du DVD *Fragments de vie et d'acier*.

Notes de lecture

Gérard Leidet

Marius Berthou, Maurice Cohen, Jean



Magniadas, *Regards sur les CE à l'étape de la cinquantaine*
Montreuil, La Vie ouvrière,
2002

Création originale du syndicalisme français, le comité d'entreprise (CE) a, depuis plus d'un demi-siècle, marqué la vie de millions de salariés et de leur famille. Qui n'a pas gardé le souvenir d'un arbre de Noël, d'un départ en colonie, ou de ses découvertes dans les rayons de la bibliothèque? Mais le comité d'entreprise, c'est aussi un regard collectif lancé sur le fonctionnement de l'entreprise et sur ses résultats, des interventions sur l'hygiène et la sécurité, des démarches et recherches pour améliorer les conditions de travail. Voici le comité d'entreprise amené à affronter des défis majeurs qui ont nom: restructuration, plan social, mondialisation, d r glementation, flexibilité. Sans oublier les salariés des PME et les sans-emploi qui sont, de fait, des exclus de comité d'entreprise. Dans ce livre, trois « militants-chercheurs » qui, à des titres divers, ont grandement contribué à tracer la route des comités d'entreprise, jettent un regard sur le chemin parcouru. Ils le font autour de trois axes: « Quand des idées anciennes parviennent à prendre racine; quand la loi se porte garante d'une originalité française; quand on découvre que la culture a fait irruption dans le monde du travail ». Autant de réflexions pour ouvrir la porte de l'avenir.

Jean-Pierre Le Crom, « Syndicats et



comités d'entreprise, histoire d'un vieux couple instable
Christophe Patillon (coord.),
Le syndicalisme et ses armes,
Agone, n  33, 2005

Dans ce numéro de la revue marseillaise co-élaboré

avec le Centre d'histoire du travail de Nantes, on retiendra ici la contribution de Jean-Pierre Le Crom, « Syndicats et comités d'entreprise, histoire d'un vieux couple instable ». L'auteur met en débat l'idée selon laquelle les comités d'entreprise seraient « une arme au service des travailleurs » au même titre que les syndicats. Pour ce faire, il retrace les étapes de la relation fragile entre ces deux structures. Dès leur origine, en effet, les comités d'entreprise sont marqués par une certaine ambiguïté: sont-ils des instruments au service des revendications syndicales, ou des agents de coopération de toutes les catégories de personnels de l'entreprise avec la direction? Jean-Pierre Le Crom rappelle d'abord la création tardive des comités d'entreprise en France² et les débuts « consensuels » dus à la période de l'immédiat après-guerre (1944-1947), celle de la « bataille de la production »³. La période suivante-celle de la « Guerre froide » – correspond à une certaine instrumentalisation/subordination: le comité d'entreprise devient un instrument de l'action syndicale, et donc « l'une des armes les plus importantes dont dispose la classe ouvrière dans sa lutte revendicative⁴ ». Les « années 68 » (retour du paternalisme?) voient de nouvelles mutations avec la promulgation de deux textes qui permettent la création de comités d'entreprise dans les entreprises qui n'en possèdent pas⁵. La dernière période (1975-2005) marquée par le déclin du syndicalisme, l'affirmation du comité d'entreprise comme instance de représentation au détriment des délégués du personnel, signe une évolution de la négociation collective. Dans les déserts syndicaux (notamment PME), les organisations syndicales ne jouent pas (plus?) un rôle « d'acteur » mais de « garants »;

.....

2. Dès le début du 20^e siècle, L'Autriche, la Norvège, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, le Luxembourg, l'Estonie mettent en place des conseils d'entreprise.

3. L'engagement des salariés et de leurs organisations syndicales à la reconstruction du pays, durement touché par la guerre et l'Occupation, expliquent selon l'auteur cette période consensuelle.

4. « Le comité d'entreprise ne doit pas être considéré comme un organisme indépendant, mais comme un rouage du mouvement syndical de qui il reçoit son impulsion », *Revue des comités d'entreprise*, n  10, p. 15, cité par J.-P. Le Crom, *op. cit.*, p. 57.

5. Il s'agit de l'ordonnance du 17 août 1967 sur l'intéressement des salariés aux bénéfices de l'entreprise et de la loi du 16 juillet 1971 sur la formation professionnelle (J.-P. Le Crom, *op. cit.*, p. 59).

.....
1. Marius Berthou, ancien responsable du secteur d'action culturelle de la CGT, docteur en histoire sociale; Maurice Cohen, directeur de la *Revue pratique de droit social*, docteur en droit; Jean Magniadas, président du conseil scientifique de l'Is res, docteur en économie.

elles contrôlent plus qu'elles n'impulsent l'action des comités d'entreprise. On le voit, dès leur origine, en effet, les comités d'entreprise furent marqués par une certaine ambiguïté: sont-ils des instruments au service des revendications syndicales, ou des agents de coopération de toutes les catégories de personnel de l'entreprise avec la direction? «Bientôt soixante-[dix] ans après les premières amours, la relation [syndicats-comités d'entreprise] est de plus en plus distante». Cette synthèse très stimulante de Jean Pierre Le Crom nous aide à comprendre l'histoire de ce «vieux couple instable».

Jean-Michel Leterrier, «Le paternalisme»



*Images et mouvements du siècle-
Chronique sociale, t. 1, A l'assaut
du ciel, IHS-CGT/France
Progrès, 1998*

Dans ce magnifique ouvrage, remarquablement illustré, paru peu après le centième anniversaire de la création de la CGT (1895), une douzaine de contributions parcourent un siècle d'histoire sociale. Les meilleurs spécialistes ont été sollicités, de la Commune de Paris (Claude Willard) à l'étude du mouvement ouvrier pendant la Grande guerre 1914-1918 (Stéphane Sirot) en passant par la naissance du syndicalisme (Maurice Moissonnier), l'école laïque (Laurence Bénichou), le 1^{er} mai et l'Internationale (Madeleine Rebérioux), et, plus près de chez nous, jusqu'aux ouvriers viticoles en Languedoc-Roussillon (Jean Sagnes)¹... Jean-Michel Leterrier (voir sa contribution dans ce bulletin) traite ici du paternalisme (p. 113-120). Après avoir évoqué les fondements de l'idéologie paternaliste et le traitement de la «question sociale» à travers les exemples des jardins ouvriers, des bonnes œuvres, du sport et de la culture il nous montre comment la classe ouvrière se structure et s'organise, comment elle cherche à se libérer et à s'émanciper des tutelles patronales et cléricales. De ces lieux de culture ouvrière que furent les Bourses du travail jusqu'aux comités d'entreprise, le chemin de l'émancipation sera long... La création des comités d'entreprise en 1945-1946 marque une nouvelle étape décisive. Pour la première fois, la gestion des œuvres sociales et culturelles est confiée, par le législateur, aux représentant(e)s des salarié(e)s. Le paternalisme dans sa première phase, celle de l'intervention directe, a vécu: «L'esprit paternaliste, lui, n'est pas moribond mais drapé sous d'autres oripeaux,

.....
1. Citons encore pour terminer: «Autour de la mine (Alain Boscus), le textile dans le Nord», «La grève des cheminots en 1910» moins connue que celle de 1920 (Pierre Vincent), «Femmes en grève» (Marie-Hélène Zyberger-Hocquard) et «1909, la grève des PTT». Un deuxième tome, *Les raisins de la colère* couvre les autres épisodes de cette histoire du mouvement ouvrier, une très belle réussite.

il sévit toujours.» Mécénat et culture d'entreprise perpétuent aujourd'hui la volonté patronale d'intervenir aussi dans la sphère du temps libre et cette ambition est un enjeu crucial à l'heure où la réduction programmée du travail² rend enfin possible l'instauration d'une véritable «civilisation des loisirs».

Jean-Michel Leterrier a écrit de nombreux autres ouvrages et articles sur le monde du travail et la place de la culture. Nous évoquons rapidement ici ceux traitant plus spécialement des comités d'entreprise.

Métro, boulot, expo: les comités d'entreprise et les arts plastiques
Paris, La Dispute, 1997

Cet ouvrage, l'un des rares consacrés à l'activité culturelle des comités d'entreprise, est fondé d'une part sur l'examen d'un grand nombre d'initiatives de comités d'entreprise et d'autre part, sur l'étude de la culture du travail et de la culture esthétiques des salariés.

La culture au travail (1991)
Les Cahiers de Convergences, 2007

Dans ce livre, l'auteur nous révèle, dans un style clair et argumenté, de quelle manière l'essence même de la culture est intimement connectée aux pratiques du travail humain.

Voyage au pays des CE
Paris, Le Temps des Cerises, 2011

Parce qu'ils sont souvent caricaturés et peut-être menacés, l'auteur a écrit ce livre pour défendre les comités d'entreprise. À travers un «voyage» parmi les nombreux comités d'entreprise qu'il a rencontrés, il nous fait partager leurs actions et initiatives les plus intéressantes en matière d'articulation entre le travail et les loisirs.

**Bernard Masséra et Daniel Grason³,
*Chausson: une dignité ouvrière***
Paris, Syllepse, 2004



Chausson! Un siècle d'industrie automobile. Un siècle de luttes et d'engagements ouvriers pour conquérir des droits et faire reconnaître la dignité des

.....
2. Ce texte de Jean-Michel Leterrier a été écrit en 1998!
3. Daniel Grason a été tourneur sur métaux et employé aux méthodes (Saviem Saint-Ouen 1961-1965), animateur (1965-1967) et de nouveau tourneur (Delachaux 1967-1968). Licencié, il est permanent du PCF à Gennevilliers (1968-1978) puis journaliste photographe à *La Voix populaire* (1978-1993), puis à *Agora*, (1993-2002).

travailleurs. Les «Chausson» furent souvent aux avant-postes, inventant de nouvelles formes de lutte, dépassant les clivages syndicaux pour privilégier l'unité des travailleurs et des organisations, gagnant de nouveaux droits. Les «bagnards de l'automobile» se sont faits constructeurs de dignité et d'avenir! Ils furent présents dans la Résistance, la lutte contre la guerre d'Algérie, les rapports Est-Ouest, les défis de l'immigration, etc. Leur histoire, c'est celle de leur usine, celle des cités ouvrières de Gennevilliers, celle de travailleurs venant des quatre coins de France comme d'Italie, d'Espagne, du Maghreb ou d'Afrique noire. À l'initiative du comité d'entreprise, des salariés ont formé un groupe de travail¹ composé de militants CFDT ou CGT et à SUD pour l'un d'entre eux. Quarante-quatre «Chausson» témoignent... De cette mémoire ouvrière qui ne laissera personne insensible, où chacun raconte et se souvient, émergeant, pour nous ici, les moments consacrés (arrachés?) à la conquête des œuvres sociales avec un comité d'établissement «pour tout le monde». En 1974, lors du voyage d'études en URSS, la «grande lueur à l'Est» était déjà ternie; progressivement la séduction, l'aveuglement pour certains, faisaient place au doute. Le club du dimanche² et le Sporting des usines Chausson qui entretient des relations compliquées avec le sport travailliste et la Fédération sportive et gymnique du travail (FSGT), rythment la vie culturelle et sportive de Gennevilliers. Et du Noble Art (la boxe est alors, dans l'entre-deux-guerres, une pratique sportive populaire) jusqu'au Groupe artistique peinture Chausson, mon «camarade est un artiste» ou un sportif... rappellent avec nostalgie les auteurs. L'ensemble du livre, notamment la fin quand l'histoire de Chausson se termine, illustre les mots de l'écrivain George Navel et repris par le sociologue Georges Friedman: «Il y a une tristesse ouvrière dont on ne guérit que par la participation politique³.» Cela demeure vrai même s'il s'agit de politique culturelle.

.....
1. Citons-les tous ici: Bernard Masséra (électromécanicien), Paul Deruelle (outilleur), Mohand Bellili (électromécanicien), Gérard Fourneyron (outilleur puis électricien), Alain Martinez (tôlier puis agent de méthode), Issaka Koné (soudeur puis tôlier sur chaîne), François Ochando (régleur puis électromécanicien), Gérard Vidal (agent technique puis technicien vidéo), Pierre Avot-Meyers (ouvrier sur chaîne puis correcteur typographe) et Daniel Grason (tourneur puis journaliste-photographe).

2. Ce club proposait des activités tous les quinze jours: séances de cinéma, de théâtre, spectacles musicaux, expositions... dans la salle du restaurant d'entreprise.

3. Cité par G. Balazs, «Enquêtes dans le monde ouvrier», *Le Monde diplomatique*, janvier 2013.

Michel Ragon, *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française*



Paris, Albin Michel, 1974
(reed 1986, 2012).

Les éditions Albin Michel ont eu l'heureuse idée de rééditer cet ouvrage paru il y a déjà près de quarante ans et dont la dernière réédition remontait à 1986. L'ouvrage de Michel Ragon offre en effet un panorama très complet de l'expression populaire dans la littérature. L'occasion de (re)découvrir le parcours artistique de trois chansonniers qui ont marqué durablement la chanson sociale et révolutionnaire: Béranger, Pierre Dupont, Eugène Pottier⁴. Mais de cette belle synthèse on retiendra ici les portraits de quelques écrivains provençaux et le plaisir de croiser le chemin de ces poètes ouvriers.

Une femme d'abord, Reine Garde (1810-1887), poétesse, couturière et mercière à Aix. Elle rencontra Lamartine à Marseille qui aura ce jugement sur les poèmes de l'ouvrière: «C'était naïf, c'était gracieux, c'était senti... C'était elle; c'était l'air monotone et plaintif qu'une pauvre ouvrière se chante à demi voix à elle-même, en travaillant des doigts auprès de la fenêtre, pour s'encourager à l'aiguille et au fil...»

Louis Pélabon (1814-1906), ensuite, ouvrier-voilier à l'Arsenal de Toulon en 1846. Il s'opposait aux idées républicaines, démocratiques et socialistes mettant en avant la religion et la justification de l'état social existant. En 1848, Pélabon participa au mouvement de création d'associations ouvrières à Toulon. Son chef-d'œuvre est *Le Chant des ouvriers* (1842).

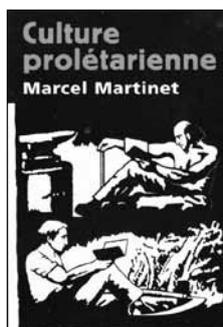
Louis Marius Astouin (1822-1855) enfin, syndic de la puissante corporation des portefaix de Marseille, acquit une réelle influence sur la population laborieuse de cette ville, et fut choisi comme candidat des démocrates modérés aux élections de l'Assemblée constituante, le 23 avril 1848. Il siégeait à l'assemblée en habit d'ouvrier. Poète, voici pour finir quelques vers extraits d'un recueil publié par lui en 1847:

«Mon esprit veut de l'air et de la liberté
On ne me verra pas avide de richesses
Échanger mon honneur pour d'infâmes
bassesses,
Je suis pauvre; avant tout, j'aime ma pauvreté.
C'est fort de la vertu qui guide ma pensée,
Qu'à travers les écueils, ou ma muse est lancée,
J'ose, simple penseur, sourire à l'avenir...»

.....
4. Si le souvenir de Béranger s'est peu à peu estompé, il suffira de rappeler deux titres de chansons parvenus à nos oreilles jusqu'à nos jours: *Le chant des ouvriers* (1846, Pierre Dupont) et surtout *L'Internationale* d'Eugène Pottier.

Marcel Martinet, *Culture prolétarienne*

Marseille, Agone, 2004



Écrivain, poète et militant révolutionnaire, Marcel Martinet (1887-1944) collabora à *La Vie ouvrière* et à *L'École de la fédération* durant la Première Guerre mondiale¹. Écrits entre 1918 et 1923, ces textes publiés en 1935 et dédiés à la mé-

moire de Fernand Pelloutier – l'éminent dirigeant de la Fédération des Bourses du travail qui affirmait « nous sommes les amants passionnés de la culture de soi-même² » – s'inscrivent dans une tradition, celle de « l'auto-émancipation » du prolétariat portée par le syndicalisme révolutionnaire. Réédité en 1976 par François Maspero, et depuis longtemps épuisé, ce livre consacré aux questions de la « nécessité » de la culture ouvrière nous revient grâce au travail de fond des éditions Agone³ qui rééditent les textes de base de ce vieux courant – encore vivace aujourd'hui – du mouvement ouvrier français. Ainsi, le texte même de Marcel Martinet rappelle les termes du débat « culture et monde ouvrier » tel qu'il se posait, difficilement, à l'époque : « Ce terme "culture" est bien déplaisant. Il est abstrait, obscur, prétentieux, et il a un arrière-goût prononcé de conformisme, de suffisance et de trahison. Il provoque les sarcasmes exaspérés d'excellents camarades, qui déclarent ne connaître d'autre culture que celle des petits pois [...]. Et je suis fortement tenté de partager leur répulsion. La question est de savoir si la classe ouvrière peut renoncer à l'intelligence et à la possession de cette réalité sans s'abandonner elle-même. C'est la question qui est traitée ici [...]. Après tout ce mot n'est qu'un moyen et, en l'employant, on peut essayer de lui restituer une signification concrète, simple, saine, une valeur d'usage ouvrier ; et ainsi de contribuer à rendre au prolétariat la réalité que ce mot recouvre... » Il

.....
1. Premier directeur littéraire de *L'Humanité* (1921-1923), il quitta le Parti communiste en 1924 et participa aux combats du petit noyau de militants syndicalistes groupés avec Pierre Monatte autour de la revue *La Révolution prolétarienne*.

2. Dans sa lettre aux anarchistes : « Nous sommes des révoltés de toutes les heures, des hommes vraiment sans Dieu, sans maître, sans patrie, les ennemis irrécconciliables de tout despotisme moral ou matériel, individuel ou collectif, c'est-à-dire des lois et des dictatures (y compris celle du prolétariat) et les amants passionnés de la culture de soi-même. »

3. L'éditeur a également publié en 2004, Marcel Martinet, *Les temps maudits* ; sans oublier dans ce catalogue très riche l'excellente collection « Mémoires sociales » dirigée par Charles Jacquier, notamment *Émile Pouget. L'action directe et autres écrits syndicalistes (1903-1910)* ; *Déposséder les possédants : la grève générale aux « temps héroïques » du syndicalisme révolutionnaire (1895-1906)*...

précisait sa pensée plus loin, prônant une certaine autonomie ouvrière et concluant sur les vers d'une célèbre chanson révolutionnaire : « La révolution prolétarienne, c'est cela. Pour qu'elle triomphe, il faut que les hommes appelés à sauver le monde en se sauvant eux-mêmes, il faut que les hommes de la classe ouvrière s'instruisent et s'éduquent, méditent et développent leur capacité ouvrière et sociale. Pour acquérir cette culture nécessaire, ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes : "Ni dieu, ni César, ni tribun." »

Danielle Tartakowsky et Joël Biard, *La*



Grange-aux-belles, Maison des syndicats (1906-1989)

Paris, Créaphis, 2012⁴

Dans le nord-est parisien, entre canal Saint-Martin et Belleville, « La Grange-aux-Belles », aujourd'hui disparue, était un lieu familier et emblématique pour plusieurs générations de militants syndicaux. Son évocation, à la croisée de l'histoire ouvrière et syndicale et de l'histoire urbaine, plonge le lecteur au cœur de quartiers longtemps industriels et populaires de Paris et éclaire, à partir d'un récit sensible, huit décennies d'histoire du syndicalisme de Paris, de la Seine et de l'Île-de-France.

Propriété de la Maison des syndicats, société anonyme constituée en 1913 par la CGT pour pallier les insuffisances de la Bourse du travail de Paris, elle abritait une vie syndicale, culturelle et une sociabilité qui se voulaient porteuses de luttes, d'unité, de solidarité et d'avenir. À ce titre l'historienne (Danielle Tartakowski) et le militant (Joël Biard)⁵ rappellent, à côté du temps fort de la grève et des meetings de 1^{er} mai, les « fêtes familiales » qui se succèdent. Ainsi celle organisée le 18 août 1912 par les « amis de la *Bataille syndicaliste*⁶ »

.....
4. Ce livre fait écho à plusieurs ouvrages parus aux éditions Créaphis qui méritent d'être mentionnés ici : *La Bellevilloise, une page d'histoire de la coopération ouvrière et du mouvement ouvrier* (2001) ; *Belleville, Belleville, visages d'une planète* (1994) ; et le récent *Belleville, quartier populaire* (2011) ; *La maison des métallos et le Bas-Belleville* (2003) ; *Canal Saint-Martin* (2007) ; *Mémoires du travail à Paris* (2008).

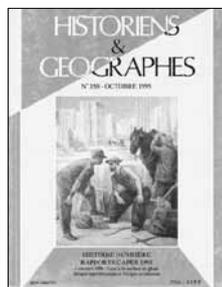
5. D. Tartakowski, professeur d'histoire contemporaine est spécialiste de l'histoire des mouvements sociaux ; on lui doit notamment : *L'avenir nous appartient, une histoire du Front populaire* (avec M. Margairaz, Larousse, 2006 ; recensé par nous dans le *Bulletin de Promémo*, novembre 2006), ainsi que plus récemment une *Histoire des mouvements sociaux en France de 1814 à nos jours* (ouvrage collectif dirigé avec M. Pigenet, La Découverte, 2012). Joël Biard est responsable syndical CGT depuis 1968 en Seine-Saint-Denis et dans la région Ile-de-France.

6. Le journal est fondé par Victor Griffuelliès après qu'il a abandonné la direction confédérale.

des 10^e et 19^e arrondissements. Le programme de cette initiative qui réunit 500 personnes voit la participation de Montéhus et David qui interprètent des chants révolutionnaires; les pupilles de *La Bataille syndicaliste* récitent le *Drapeau noir* et *Les Bandits*¹; l'harmonie de la *Bataille syndicaliste* est suivie à nouveau par les pupilles qui jouent la cigale et la fourmi de Leprince². Traditionnellement la fête se termine par un discours de soutien à la Bataille syndicaliste puis par une collecte. Ce sentiment d'«entre-soi» vaut à la Grange aux belles de s'imposer alors comme un des hauts lieux des luttes et de la sociabilité ouvrières. En témoigne encore la présence, dans les locaux, de l'Union philatélique internationale et de sa revue pour une philatélie populaire. Arrivés au terme de la belle évocation de cette mémoire collective, restent les paroles d'une chanson de 1972 citée *in extenso* par les auteurs. Une chanson de lutte de Jean Max Brua, intitulée *Rue de la Grange-aux-Belles*³ où l'imaginaire urbain de la dite-rue nourrit une «expression symbolique et nostalgique à la fois» :

Les rêves s'accrochent aux crépis
 Quand les murs tombent sous la pluie
 Dégrafent leurs masques de suie
 Il pleut, il pleut rue de la Grange-aux-Belles
 Où s'achève l'après-midi
 En cette saison l'heure est brève
 À Saint-Nazaire ils sont en grève
 Il pleut rue de la Grange-aux-Belles
 Il pleut rue de la Grange-aux-Belles...

Dossier « Histoire ouvrière »



Historiens et géographes,
 n° 350, octobre 1995

Dans ce dossier déjà ancien⁴ mais très complet sur l'histoire ouvrière, on retiendra particulièrement ici la contribution de Madeleine Rebérioux. L'historienne du socialisme français de la fin du 19^e siècle – spécialiste notamment de Jean Jaurès – et de la 3^e République aborde en effet la thématique « conscience ouvrière et culture ouvrière en France » dans l'entre-deux-guerres. Cette question de la « culture ouvrière » est entendue ici dans son sens anthropologique,

-
1. Ce texte oppose les bandits Clemenceau, Briand, Lyautey... à Bonnot, Garnier et Vallet présentés comme de « braves gens morts au champ d'honneur ».
 2. La fourmi représente le patronat qui accumule les richesses au détriment des ouvriers. La cigale venant à passer quémande un secours. La fourmi le lui refuse et la fait mettre à la porte. La cigale appelle à son aide les travailleurs de la fourmi qui s'emparent de ses biens et font œuvre commune avec elle...
 3. Cette chanson fait allusion, notamment, à la victoire de l'Unité populaire au Chili
 4. La revue est disponible dans les bibliothèques universitaires, notamment à Marseille et à Aix.

c'est-à-dire en faisant abstraction de l'école et des bibliothèques publiques par exemple. Avec le « cas français », l'historienne montre bien que la culture ouvrière s'est enracinée en France dans des pratiques anciennes (coexistence d'une ancienne culture d'atelier attentive au maintien de son autonomie face aux autres classes sociales et de coutumes rurales)⁵. C'est en analysant la « culture au travail » que ces pratiques sont en partie renouvelées par les progrès de la rationalisation industrielle, l'émergence de la grande usine et celle du Communisme. Conduite ensuite à déplacer la problématique des rapports entre conscience ouvrière et culture ouvrière hors de l'usine vers la ville⁶ – Madeleine Rebérioux rend compte (et rencontre bien évidemment) de ces femmes, ces jeunes, ces étrangers qui participent à des cultures autonomes au moment où les mutations sont fortes dans l'espace urbain à travers l'habitat et les loisirs. Quant à ce moment culturel que constitue le Front populaire, c'est celui où culture militante et culture ouvrière « célèbrent leurs noces⁷ ». Un bien bel article, toujours stimulant, qui mérite d'être (re)lu et revisité au miroir des recherches effectuées depuis près de vingt ans...

Alain Ruscio, « Théâtre militant contre la guerre d'Indochine, autour d'Henri Martin⁸ »



Sophie Bérout et Tania Régin (dir.), *Le roman social, littérature, histoire et mouvement ouvrier*, Paris, L'Atelier, 2002

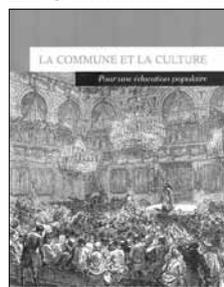
Nous avons évoqué ici même tous les mérites de cet ouvrage⁹ et nous y

-
5. Attentive aussi nous rappelle M. Rebérioux à son autonomie face à l'État, « fut-il républicain »; quant aux coutumes rurales, l'historienne les perçoit bien dans la gestion du temps quotidien et la difficulté de se plier à la discipline industrielle.
 6. « De la culture d'atelier dont le recul est indéniable, même si des forces neuves apparaissent dans l'usine, nous voici orientés vers le hors-travail, vers les lieux de vie où se forgent les éléments d'une culture, et peut-être d'une conscience, en partie nouvelle, vers la ville... » (M. Rebérioux).
 7. « Quelle a été la durée, quelle a été l'ampleur de ces noces entre la culture militante et une culture ouvrière en pleine mutation ? Il est temps d'analyser la dimension culturelle ouvrière de l'exceptionnelle rencontre qui s'est opérée en juin 1936 entre le mouvement politique et le mouvement social et de comprendre qu'elle n'a pas été le fait du seul hasard ». (M. Rebérioux).
 8. Alain Ruscio est historien, spécialiste de l'Indochine coloniale et de la décolonisation. Le texte dont il est question ici reprend des développements de la thèse de l'auteur *Les communistes français et l'Indochine 1945-1954*, Université Paris 1-Sorbonne, 1984.
 9. Pour un compte-rendu global de l'ouvrage, voir *Bulletin de Promémo*, n° 11, numéro spécial « Monde ouvrier et culture », février 2010, p. 57-58.

revenons avec la contribution d'Alain Ruscio qui fait écho, nous semble-t-il, à l'article de Léonor Delaunay concernant le théâtre prolétarien. C'est dans le contexte de l'affaire Henri Martin¹ que deux ans durant, de l'été 1951 à l'été 1953, une troupe de jeunes comédiens professionnels² allait sillonner la France. Avec la pièce, *Drame à Toulon*³, elle contribua ainsi à la popularisation de la campagne pour la libération du jeune marin emprisonné. Et si la troupe connaît une rencontre authentique avec un public populaire, elle n'en essuie pas moins la dureté des interventions policières, mais doit subir aussi les affrontements très violents avec des « anciens du corps expéditionnaire », dans le climat particulier de la Guerre froide.

Alain Ruscio relate par le détail toutes les (mes)aventures de cette expérience théâtrale qui fut sans doute un des temps forts de la campagne en faveur d'Henri Martin et l'une des initiatives les plus singulières (« efficaces » selon l'historien) dans la lutte contre la Guerre d'Indochine. Il le fait enfin en rappelant l'intérêt que manifestèrent de grands intellectuels, parmi lesquels Berthold Brecht et Jean Paul Sartre. Laissons alors la parole au philosophe qui déclarait en 1955: « En France le seul exemple de théâtre populaire que je connaisse, c'est la tournée qu'a faite Henri Martin dans les usines avec la pièce *Drame à Toulon*. La pièce était sommaire, "images d'Épinal"... c'est vrai, mais elle posait un problème politique, elle parlait de ce dont parlaient les ouvriers, le Parti, et elle était jouée devant des ouvriers, là où ils travaillaient: c'était l'essentiel⁴. »

La Commune et la culture, pour une éducation populaire



Brochure éditée par l'Association Les Amis de la Commune de Paris, 2010

Au moment où l'association Promémo fait paraître le livre *Autour de la*

1. Henri Martin avait été pendant la Seconde Guerre mondiale un résistant FTP. Après la Libération, il contracte un engagement de cinq ans dans la Marine puis est envoyé en Indochine comme second maître mécanicien. Emprisonné pour « acte de trahison » en 1950, après avoir fait de la propagande contre la guerre d'Indochine, il sera relâché en 1953 après une intense campagne d'opinion pour sa libération.
2. Parmi lesquels des noms qui disent encore quelque chose à nos oreilles: Paul Presbois, René-Louis Laforgue, Charles Denner... tous jeunes comédiens professionnels.
3. « Contrairement à ce que beaucoup à l'époque, ont pensé, *Drame à Toulon*, n'a pas été une pièce « commandée » par la direction du PCF. Ce n'est que plus tard que celle-ci s'intéressera au projet. » (Alain Ruscio, p. 169).
4. « Théâtre populaire et théâtre bourgeois », *Théâtre populaire*, n° 15, sept.-oct.1955, cité par A Ruscio.

*Commune de Marseille. Aspects du mouvement communaliste dans le Midi*⁵, il est bon de rappeler le travail de fond mené par les Amis de la Commune de Paris à travers notamment l'édition de nombreuses brochures thématiques⁶. Ce numéro de janvier 2010 rappelle combien l'activité de la Commune fondée sur la liberté d'expression, de création, et l'accès de tous à l'éducation et la culture fut foisonnante. Soixante-douze jours pour instaurer une éducation populaire, laïque et culturelle furent sans doute insuffisants. Mais peut-on s'empêcher de penser que les artistes, créateurs, « acteurs culturels » – comme on ne disait pas encore à l'époque – furent les précurseurs de ce que nous appelons aujourd'hui la culture et l'éducation populaire ?

Kate Rousseau

Léonor Delaunay, *La scène bleue. Les expériences théâtrales prolétariennes et révolutionnaires en France, de la Grande Guerre au Front populaire*
Presses universitaires de Rennes, 2011



Spécialiste des arts du spectacle, Léonor Delaunay éclaire les expériences théâtrales menées en France entre 1918 et 1934. Restées mineures et marginales, elles témoignent cependant d'une volonté de faire participer le théâtre aux « luttes émancipatrices du mouvement ouvrier ». Même si ces tentatives n'ont guère convaincu le public populaire, elles révèlent une volonté de faire évoluer les formes théâtrales classiques par captation des différents genres et pratiques scéniques. Romain Rolland, Vaillant-Couturier, Prévert y ont souscrit, suivant l'esprit de Barbusse pour qui « le but de l'intellectuel conscient doit être de donner au prolétariat conscience de lui-même », éveiller sa conscience politique militante qui le mènera à son émancipation. L'auteure interroge donc les relations entre l'art théâtral et la politique et cherche à cerner l'évolution du théâtre prolétarien révolutionnaire au théâtre populaire. Les archives privées et celles

5. L'ouvrage paru en mars 2013 aux éditions Syllepse/Promémo peut être commandé à: Promémo (R. Mencherini), MMSH UMR Telemme, 5 rue du Château de l'Horloge, 13090 Aix-en-Provence.
6. Citons parmi la vingtaine de titres parus à ce jour: *Histoire de la Commune de Paris 1871*; *Les Communes de province de 1870 et 1871*; *La Commune et l'école*; *La Commune et l'action des femmes*; *La Commune et les étrangers*; *L'œuvre sociale de la Commune...*

de la police constituent ses sources ; quelques illustrations bien choisies colorent l'ouvrage.

Déjà, à la fin du 19^e siècle, la mise en scène de l'ouvrier montrait sa stature morale et son statut de déshérité révolté ; non pas un héros tragique et unique, mais le représentant du peuple, de toute la classe ouvrière. Dans le même esprit, quand on met en scène *Le Feu* de Barbusse en 1924, la guerre du roman devient la guerre sociale du collectif prolétarien ; quand le groupe La Phalange joue *Hinkermann* de Toller – affiche de couverture – on y interroge la guerre et la révolution sans objectif propagandiste : ces mises en scène posent des questions sans imposer de réponses. Mais, à partir de 1930, les groupes d'acteurs amateurs français, ouvriers et employés, se rapprochent du Parti communiste : à l'objectif d'un théâtre éducatif – tel celui de la CGT vers 1920 –, qui voulait faire découvrir aux classes laborieuses les grands textes classiques, on substitue une scène d'«éducation révolutionnaire» pour «libérer l'homme» ; ces expériences théâtrales destinées à tous les milieux sociaux se veulent «prolétariennes» au sens de «militantes». Car, depuis la crise de 1929, l'URSS apparaît comme «une terre miraculée», sans chômage ; devenu un outil de propagande, ce théâtre d'«agit-prop» révèle aux classes populaires les mécanismes secrets des sociétés européennes. Toutefois, déjà très encadré par le PC, il tombe aussi souvent sous

le coup de la censure : le préfet de Seine, Jean Chiappe, et Jacques Doriot condamnent toute représentation satirique des institutions et toute scénographie anticolonialiste – entre autres la pièce «Bougres de Nha-Quès» dénonçant la situation indochinoise. Dès 1935, le public français, lassé des références à la Russie bolchevique, boude ces expériences théâtrales : elles perdent leur caractère international et révolutionnaire ; le théâtre prolétarien devient national et populaire...

Ces expériences marginales ont le grand mérite d'avoir rompu avec les représentations de la culture bourgeoise et d'avoir cherché des formes nouvelles : en rejetant les décors réalistes, en mêlant tragédie, comédie, vaudeville, en reprenant le mystère et la farce du Moyen Âge. Le chœur parlé tient une grande place dans cette hybridation des genres qui convoque aussi – surtout avec Prévert et le groupe Octobre –, les représentations carnavalesques et les masques du théâtre bouffe.

Ces expérimentations marginales et peu connues de l'entre-deux-guerres en France mettent en lumière la difficulté d'associer le genre théâtral à un projet politique d'envergure, et posent les bases de nouvelles formes de représentation scénique que les surréalistes, entre autres, réinvestiront. Cette «Scène bleue» réfère-t-elle à la seule affiche de couverture ou suggère-t-elle le bleu de travail de l'ouvrier ? On aurait aimé le savoir...

La scène bleue

Les expériences théâtrales prolétariennes et révolutionnaires en France, de la Grande Guerre au Front populaire



À l'émergence de la figure de l'ouvrier sur la scène sociale et politique française au XIX^e siècle correspond l'émergence d'une parole ouvrière sur la scène théâtrale. Les lendemains de la Première Guerre mondiale vont voir se développer dans le sillage de la révolution et du Parti communiste, un certain nombre d'expériences, de tentatives, de faire participer le théâtre à la constitution d'une conscience

ouvrière militante. Nous aborderons dans cet ouvrage la question prolétarienne au théâtre dans l'entre-deux-guerres, dans une optique volontairement plurielle : analyse du sens que recouvre l'usage des différentes terminologies – théâtre ouvrier, théâtre prolétarien, théâtre prolétarien révolutionnaire, théâtre d'agit-prop –, étude des liens que les artistes ont tissés avec les organisations ouvrières syndicales et communistes et des implications esthétiques et formelles qu'investissent ces artistes et les militants dans la représentation du monde prolétaire et de la révolution. Enfin cette étude implique une prise en compte consubstantielle des pratiques théâtrales. Où les pièces se sont-elles jouées ? Dans quel cadre ? Pour quel public ? Quelles traces éventuelles de ces expériences ? À ce titre, l'archive occupe une place essentielle dans ce livre, permettant non seulement de retrouver la trace de ces pratiques, mais également d'interroger les récits mythiques qui grèvent usuellement l'histoire des théâtres révolutionnaires.

Léonor Delaunay est docteur en Arts du spectacle spécialité Théâtre. Elle travaille, à partir des archives, sur l'histoire du spectacle vivant (XIX^e et XX^e siècles) et ses enjeux formels, politiques et sociaux. Elle est membre de l'axe Enjeux sociaux et politiques des productions culturelles (période moderne et contemporaine) du Centre de recherche d'histoire quantitative (CNRS université de Caen).

En couverture : Affiche pour *Hinkermann* de Ernst Toller, par La Phalange artistique, salle Adyar, mars 1927, archives privées de la famille Palin.
Ci-dessus : Photographie du *Temps viendra* de Romain Rolland, par La Phalange Théâtre, salle Lénine, 1930, archives privées de la famille Palin.



ISBN 978-2-7535-1367-9

Ouvrage publié avec le soutien du CRHQ.



9 782753 513679

Prix : 18 €



www.pur-editions.fr

**« Dans le mouvement ouvrier,
il n'est de richesse que d'hommes et de femmes¹. »**

Gérard Leidet

Sur la lancée de la journée de Port-de-Bouc, Promémo a organisé à la bibliothèque de l'Alcazar de Marseille, une rencontre-débat en deux volets autour de l'actualité éditoriale relative à l'histoire du mouvement ouvrier. Cette initiative consacrée d'une part à la parution du tome 8 du *Maitron* a permis de revisiter le parcours du dirigeant syndical et politique Henri Krasucki. À travers l'ouvrage de Christian Langeois², présent parmi nous, la thématique « Pratiques culturelles et monde ouvrier » a pu ainsi être prolongée, dans la mesure où l'ancien secrétaire général de la CGT incarnait la figure du militant ouvrier « homme de culture »...

Le lecteur va découvrir dans ce nouveau tome (8) du *Maitron*³, les biographies nouvelles où le « hasard abécédaire » donne satisfaction à toutes les grandes organisations du mouvement ouvrier. Le Parti communiste (dans la période parcourue, ici 1940-1960, l'implantation électorale et la force militante du Parti sont au sommet) est bien servi avec les notices concernant Georges Marchais, André Marty, Anicet Le Pors... les résistants bien sûr comme Missak Manouchian, Arthur London mais aussi les élus communistes du département qui s'incarnent à travers les figures de Roger Meï et Paul Lombard... Les socialistes sont fortement représentés à travers Gilles Martinet, André Le Troquer et Pierre Mauroy au plan national ; Jean Masse, Charles Émile Loo, le résistant Henri Malacrida... pour le département des Bouches-du-Rhône démontrent que la SFIO maintient durablement ici une certaine prépondérance. Aux franges du socialisme figurent Serge Mallet un des cofondateurs du PSU... mais aussi les militants trotskistes avec l'historien Jean-Jacques Marie, le chercheur Michael Löwy ; les maoïstes avec Robert Linhart.

Le monde syndical n'est pas en reste. La CFDT bénéficie de notices concernant notamment Edmond Maire. FO dispose des notices de Roger Lerda et Lucien Lepresles. Toutes les composantes de la FEN contribuent avec Guy Le Néouannic, James Marangé de la direction nationale et dans les Bouches-du-Rhône, Ernest Margaillan, un des animateurs de la tendance École émancipée, Roger Lombard, un des reconstruteurs du SNI dans le département après la guerre. La CGT bien sûr avec notamment Jean Magniadas, André Lunet... Dans ce bulletin consacré aux pratiques culturelles et artistiques, on retiendra particulièrement les nombreuses rubriques qui sont consacrées aux intellectuels : les historiens Emmanuel Leroy Ladurie, Claude Mazauric ou Claude Liauzu, les écrivains tels que François Mauriac ou Jean-François Lyotard, les éditeurs tels François Maspero, les cinéastes comme Chris Marker disparu en 2012, les hommes de théâtre (Marcel Maréchal), les auteurs-compositeurs-interprètes (Francis Lemarque)... Enfin du côté des militantes – ne les oublions pas – Colette Magny rappelle le poids des artistes, Maria Antonietta Macciocchi celle des femmes engagées.

Plus innovant – la période le réclame – la mouvance chrétienne émerge encore dans ce tome à travers l'expérience des prêtres-ouvriers (Jean Maurice), des militants du christianisme social, Jacques Martin, Monique Maunoury... Sans oublier pour finir la figure de Jean Maitron,

.....
1. M. Dreyfus, C. Penmetier, N. Viet-Depaule, *La part des militants*, Paris, L'Atelier, 1996.

2. C. Langeois, *Henri Krasucki, 1924-2003*, Paris, Le Cherche Midi, 2012.

3. C. Penmetier (dir), *Dictionnaire biographique mouvement ouvrier-mouvement social, 1940-1968*, Paris, L'Atelier, 2012.

instituteur puis universitaire, l'historien du mouvement ouvrier et créateur du Dictionnaire qui aura tant œuvré pour donner à entendre la voix des obscurs et des sans-grade, toujours bien présents ici.

On doit rappeler ici la remarque de René Mouriaux : « Au total, le Maitron quatrième série s'impose comme un instrument de travail irremplaçable, fédérateur d'énergies très diverses. Les monographies ne permettent pas seulement une meilleure saisie des itinéraires individuels, mais une appréhension des tendances collectives qui guident le militantisme durant l'Occupation, la Libération, la guerre froide et les années de Gaulle préparatrices de Mai 68. »

« Comment faire l'histoire des courants de pensée et des organisations sans savoir qui relaie les idées, implante les partis et les syndicats, anime les grèves et participe aux congrès ? Considérant les militants comme les acteurs majeurs de la vie sociale et politique, les nombreux auteurs de cet ouvrage collectif s'interrogent sur leurs biographies et leurs itinéraires. Parce qu'il est une œuvre vivante, toujours remise à jour, le Maitron ne peut que s'enrichir des évolutions de l'historiographie dont témoigne cet ouvrage et servir les militantismes d'aujourd'hui... ».

À ce titre, le plus grand dictionnaire biographique en langue française n'est-il pas le cadre privilégié pour observer les rapports entre le personnel et le collectif, entre la biographie et l'histoire sociale ? Saluons une fois de plus l'entreprise poursuivie par Claude Pennetier et ses nombreux collaborateurs et concluons – provisoirement – avec les fortes paroles de Michelle Perrot¹ : « Le *Maitron* est parcouru par un sens de l'histoire dont le mouvement ouvrier serait porteur, une croyance aux masses, à la base, aux vertus de l'effort accumulé, des sacrifices répétés, des actes additionnés dont la confluence changerait un jour le cours des choses²... »

Comme pour le volume précédent, les souscripteurs et acheteurs du dictionnaire pourront accéder à un ensemble de plus de 130 000 notices du *Maitron*, grâce au site maitron-en-ligne. Ce dernier reprend l'intégralité des biographies du dictionnaire depuis ses origines, régulièrement mises à jour et complétées par des notices inédites. Vous pourrez également retrouver en ligne plus de 2 500 notices complémentaires correspondant au tome 8.

Ce huitième volume de la cinquième période – dans la série qui comportera douze tomes ; comprenant chacun un volume papier réunissant plus de 400 biographies et qui offre l'accès gratuit à la totalité du site maitron-en-ligne- couvre les lettres Lem à Mel.

Le *Maitron* continue sa révolution numérique entamée avec le tome 7. Le site maitron-en-ligne se développe de façon constante et régulière afin d'apporter des améliorations dans la navigation et permet de rencontrer de nouveaux personnages emblématiques de l'histoire sociale.

La fidélité et le soutien des militants – syndicaux, associatifs, politiques – sont indispensables à la pérennisation de cette œuvre essentielle de valorisation de la culture et de la mémoire ouvrière et sociale.

.....
1. L'historienne a fait paraître en 2012 un très beau livre, *Mélancolie ouvrière* aux éditions Grasset ; confrontée à « l'opacité des sources et à l'incertitude des interprétations », elle y évoque une belle figure ouvrière, Lucie Baud, renouant les fils d'une vie en prolongeant la brève notice d'Yves Lequin parue... dans le *Maitron* en 1973.

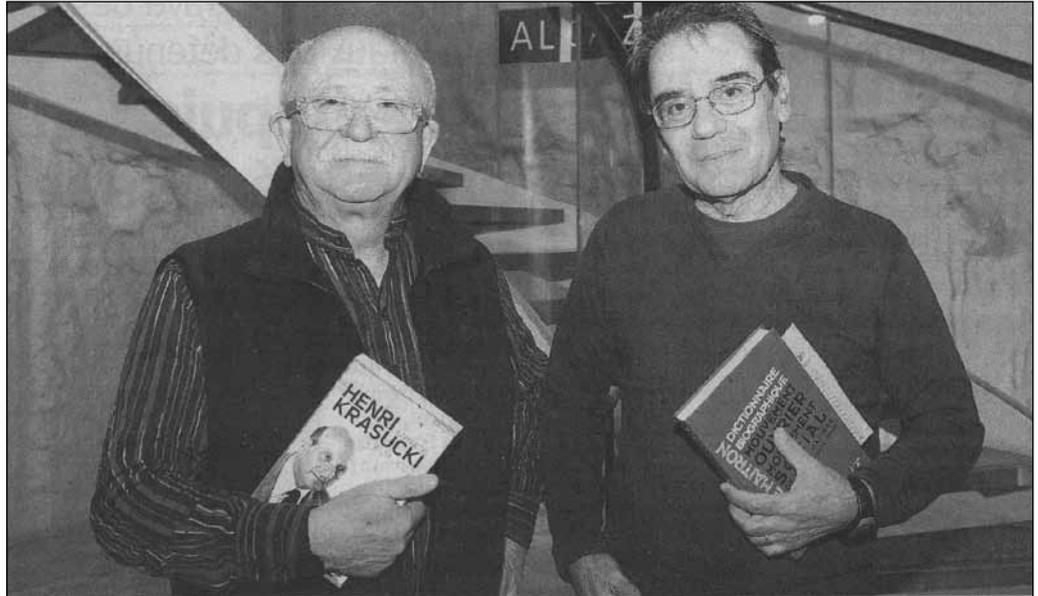
2. In Michel Dreyfus, Claude Pennetier et Nathalie Viet-Depaule, *La part des militants*, op. cité...



Rencontre-débat de novembre 2012 à la bibliothèque de l'Alcazar à Marseille.
De gauche à droite : Robert Mencherini, Christian Langeois, Gérard Leidet, Colette Drogoz.



De gauche à droite : Gérard Leidet, Colette Drogoz.



Christian Langeois et Gérard Lanux

Biographie. L'Alcazar a accueilli Christian Langeois, auteur d'un remarquable ouvrage sur le dirigeant de la CGT.

Les multiples facettes d'Henri Krasucki

■ « Et qu'est-ce que tu vas faire en rentrant ? ». C'est à cette question que Hénoc Krasucki, plus connu sous le prénom d'Henri, répond en 1945, du camp de Buckenwald où il est interné depuis deux ans : « Chercher du travail et reprendre mon activité à la Jeunesse communiste ». Telle est la réponse que ce jeune homme, sur le papier disponible qu'il trouve dans cet univers de ténèbres, dans sa première autobiographie, rédigée à la demande du Parti communiste. Fils d'émigrés polonais communistes en France, de culture yiddish, venus dans le pays des lumières, parce que l'on ne ratait pas un 1^{er} Mai, et que dans ce pays là, on avait le droit de manifester », Henri Krasucki est devenu secrétaire général de la CGT en 1982, après la retraite revendiquée de Georges Séguy. Un secrétaire général dont Christian Langeois, lui-même ancien syndicaliste à EDF-GDF, a écrit une très belle biographie*.

L'indépendance du syndicat avant tout

Ce n'est pas la période la plus facile. Mitterrand est au pouvoir et, dans les rangs du gouvernement, on compte des ministres communistes et « l'on accuse la CGT d'avoir un pied dans la rue et l'autre dans les manifestations », écrit Christian Langeois. Et Henri Krasucki, qui disait en 1981 qu'il allait falloir que la CGT apprenne à travailler dans ce nouveau contexte et obtenir le maximum pour les salariés et les travailleurs, s'engagera en 1984 dans un mouvement d'autonomie du syndicat par rapport au Parti communiste*.

Critiqué au sein de son propre parti, Henri Krasucki en souffrit certainement. Comme il fut calomnié, critiqué, caricaturé par une droite qui n'avait connu ni l'exil

ni la déportation. Cette droite toujours avide de revanche, à l'affût de toute percée, de chaque conquête du monde ouvrier. Henri Krasucki fut la cible facile, le bouc émissaire des flèches acérées de ses ennemis de classe. Qui ne voyaient en lui qu'une certaine incarnation du « stalinisme à la française ».

Camarade mélomane

« Sans penser ni comprendre que l'homme, le militant politique et syndicaliste étaient le même produit d'une époque, d'un contexte bien particulier. Celui, alors qu'il n'est encore qu'un adolescent, du Front populaire, de la guerre d'Espagne, puis de la Résistance ». Personne, poursuit Christian Langeois, ne peut comprendre qui était Henri

Krasucki « sans se reporter à ses années d'adolescence. Et à son rapport au savoir ». Car l'homme à la casquette d'ouvrier était aussi un amoureux de musique classique, qui autant qu'il le pourra, assistera à des concerts. « L'un de ses camarades de résistance témoignera que lorsqu'il était au camp d'Auschwitz, Henri sifflera des pans entiers de la 7ème symphonie de Beethoven à ses codétenus ».

Une dimension qui ne lui sera reconnue que dans la dernière partie de sa vie, mais qui a fait aussi la richesse des rapports du camarade mélomane avec les intellectuels de son temps.

GÉRARD LANUX

*Henri Krasucki, 1924-2003. Editions Le Cherche Midi

Le Maitron : un « dico » pour la mémoire du monde ouvrier

■ Le mouvement ouvrier et le mouvement social international ont leurs lettres de noblesse. Dans ce formidable ouvrage qu'est « le Maitron », formidable outil de mémoire, riche de milliers de biographies sur toutes celles et ceux qui ont contribué aux avancées politiques, sociales et intellectuelles de notre temps. Initiative d'un laboratoire du CNRS. Une aventure qui constitue l'une des plus importantes bases biographiques d'Europe, dont le huitième volume vient de paraître et dont, comme pour tous les autres tomes, les figures connues, mais aussi les militants sont les principaux acteurs.

Dans ce tome 8, qui couvre les lettres L et M, on rencontrera, au fil des pages, André Marty et

Georges Marchais, Anicet Le Pors, Arthur London ou encore Manouchian. Des militants socialistes aussi, comme Georges Martinet et Pierre Mauroy, des syndicalistes, comme Edmond Mairel...

Autant de figures nationales qui ne doivent pas occulter des militants départementaux, comme Roger Mel, maire de Gardanne ou Paul Lombard, ancien maire de Martignes, mais aussi, côté socialiste, Jean Masse ou Charles-Emile Loo... Car à cette grande aventure collective, participent aussi les acteurs de Promemo (Provence mémoire monde ouvrier).

Publié aux éditions de l'Atelier, ce dictionnaire du monde ouvrier et social s'enrichit aujourd'hui, à l'occasion de la sortie du 8ème tome d'un CD Rom. G.L.

QUARTIERS NORD – TOUS AU PIQUET !

Création: 10 et 11 janvier 2014

Que font-ils en face, de l'autre côté, à l'horizon, là où se détachent les cheminées, les réservoirs, les silos, les fumées... Que se passe-t-il dans leur tête? Quels sont les sentiments qui les animent, leurs espoirs, leurs revendications? De la sidérurgie, en passant par les chantiers navals, la Régie des tabacs, la mine ou les activités portuaires, il y a une culture ouvrière, des hommes, des savoir-faire, une histoire, un avenir.

Réunis autour d'un piquet de grève, les ouvriers d'une usine en lutte, s'organisent, confrontent leurs points de vue, se racontent. Entre huis clos et mondialisation, confidences et déclarations militantes, souvenirs et tranches de vie, doutes et espoirs, ils refont le monde en chansons.

Après avoir recueilli des témoignages oraux et écrits sur la mémoire ouvrière de la région marseillaise, le groupe Quartiers Nord passe cette mémoire au crible de sa verve déjantée pour en tirer l'essence revendicative et livrer un spectacle vivant et décalé comme il en a le secret, mêlant théâtre, chanson et musique, une grande fresque sociale décrivant à la fois cette aventure humaine, ses solidarités, mais aussi son utilité pour la satisfaction des besoins des populations.

DISTRIBUTION

Textes: Robert ROSSI / Gilbert DONZEL

Musique: Alain CHIARAZZO

Mise en scène: André LÉVÊQUE

Robert ROSSI (Rock): Chant

Gilbert DONZEL (Tonton): Chant

Frédéric ACHARD: Chant

Alain CHIARAZZO (Loise): Guitare

Thierry MASSÉ: Claviers

Jérôme LEROY: Sax / Accordéon

John MASSA: Sax

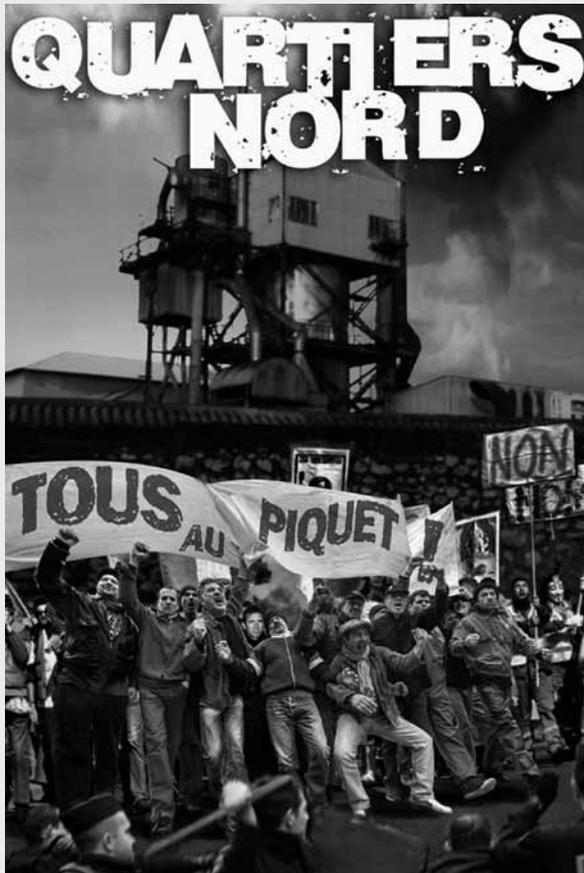
Christophe MOURA (Tof): Trompette

Étienne JESEL: Basse

Guillaume BONNET: Batterie

Visuels: Denis ROCCHIA

Régie générale: Jean-Yves SCOUR



sous la dir. de
GÉRARD LEIDET et COLETTE DROGOZ
postface de Jacques Rougerie

1870

1871



AUTOUR DE LA **COMMUNE**
DE MARSEILLE

Aspects du mouvement communaliste dans le Midi

PROMÉMO
Provence, Nièvre et Montle ouvrier

SYLÉPSE

Pour commander l'ouvrage,

complétez et renvoyez ce coupon accompagné d'un chèque de 15,00 euros

à l'ordre de Promémo à l'adresse suivante :

Rémy Nace Avenue des mûriers 13790 Peynier

ou Gérard Leidet, 3 rue du thym, 13850 Gréasque.

NOM

PRENOM

ADRESSE

TEL. :

COURRIEL

Nombre d'exemplaires souscrits : Montant total :

Date :

Signature :